

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

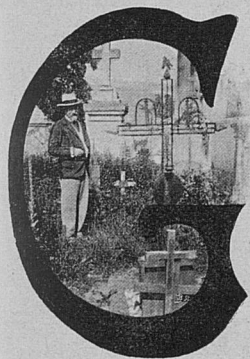
L'Assemblée générale des actionnaires de la Société de la **Lorraine Artiste** se tiendra le Lundi 9 Septembre 1901, à 11 heures du matin, dans les bureaux de la Rédaction, rue Stanislas 38, à Nancy.

MM. les actionnaires qui ne pourraient se rendre à cette réunion, sont instamment priés d'adresser leur pouvoir.

GASTON SAVE

Artiste Peintre

(1844-1901)



ASTON-GILBERT-DANIEL SAVE naquit à Saint-Dié-des-Vosges, le 22 août 1844, dans la maison de la Grande-Rue (rue Thiers) qui porte actuellement le n° 13, de Louis-Etienne-Onésime Save (1), garde général des

Eaux et Forêts, membre de la Commission d'aménagement des Vosges, et Sophie-Julie-Amélie Zetter.

Il passa les premières années de son enfance en Alsace, à Ribeauvillé d'abord, puis à Colmar, où son père avait été nommé sous-inspecteur, attaché aux bureaux de la Conservation. L'ayant perdu de très bonne heure, il revint avec sa mère habiter Saint-Dié, auprès de sa famille, et il fut mis au collège de sa ville natale. Nous l'avons connu quand il était dans sa treizième année. C'était un bel enfant, gai, turbulent et quelque peu dissipé, mais d'une remarquable intelligence, d'une grande facilité de travail et doué d'une excellente mémoire. Il avait beaucoup d'aptitude pour le dessin et savait caricaturer ses maîtres d'une manière

si spirituelle qu'elle désarmait leur colère.

Le jeune collégien se plaisait dans la société de son grand-père. Daniel Zetter descendait d'une ancienne famille bourgeoise de Mulhouse, dont quelques membres étaient allés, au milieu du XVIII^e siècle, implanter l'industrie textile à Sainte-Marie-aux-Mines. Lui-même était venu s'établir à Saint-Dié comme fabricant de tissus. D'un caractère très original, il était curieux de tout ce qui touchait aux sciences, s'occupait de chimie et d'agriculture, et, fervent disciple de l'abbé Moigno, envoyait parfois des communications aux revues du *Cosmos* et des *Mondes* que dirigeait ce savant ecclésiastique. Il recueillait également toutes sortes de faits et de renseignements sur l'ancien Saint-Dié, et ces histoires, souvent fort drôles (1), ces petites expériences de physique et de chimie amusantes excitaient au plus haut degré l'attention et la juvénile curiosité du petit-fils. Nul

(1) En voici un exemple assez plaisant, pris dans l'intéressante correspondance que Gaston Save entretint avec nous pendant de longues années. « A propos de Gauthier Lud, dit-il dans une lettre de Nancy, 7 janvier 1888, il me revient une farce que mon grand-père me racontait souvent. Prétendant qu'il ne savait pas le latin, il allait, à chaque professeur de cette langue nouvellement nommé, demander la traduction des deux vers de Lud :

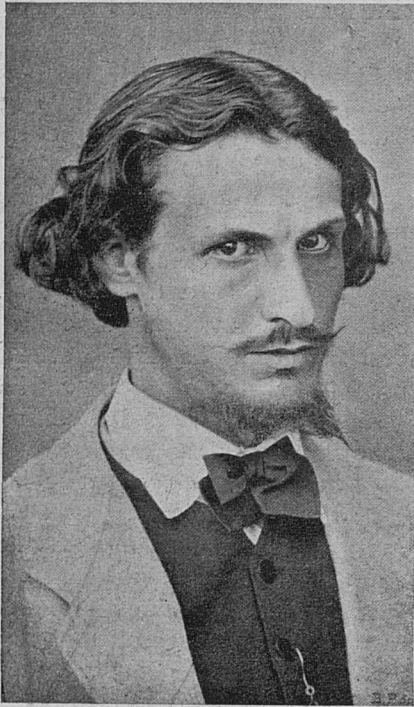
*Post bis quinque sedens alter quem quinque secuntur
Et iuba cum ludo (si caret orbe) vocor*

« Il leur disait — ce qui est vrai — qu'ils étaient du premier professeur de latin qu'il eut en Saint-Dié, ce qui les intéressait. « Mais aucun (de 1836 à 1876) n'a pu trouver la clef de ce très joli et pourtant très simple logographe. J'ai continué la tradition, mais j'ai trouvé un Cédipe, M. Ferdinand Brunot, qui n'a mis qu'un soir à traduire juste. Si vous connaissez des latinistes, proposez-leur la chose; vous verrez ce que les traductions sont amusantes ». M. Ferdinand Brunot est actuellement un des professeurs les plus distingués de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

(1) Né le 16 février 1807 à Varzy (Nièvre), où son père Gilbert S. était propriétaire.

doute que l'adolescent n'ait puisé dans ces conversations le goût des recherches et l'insatiable désir de voir et de connaître qu'il manifesta plus tard, dans le cours d'une vie malheureusement fauchée trop tôt et qui n'a pu donner toute sa mesure.

Après ses premières études, Gaston Save fut envoyé à Paris, au collège Ste-Barbe, dans le but de se préparer à l'école forestière. Il passa avec succès les examens du baccalauréat ès-sciences physiques et, bientôt après, se présenta à ceux de l'école de Nancy, où il fut déclaré



Gaston Save en 1869.

admissible. Mais le séjour de la capitale avait définitivement fixé sa vocation. A la vue des richesses de ses musées, ses idées prirent une autre direction ; il ne voulut plus entendre parler de mathématiques, et ne pensa qu'à la peinture et aux Beaux-Arts. Renonçant à la carrière paternelle, il n'eut désormais d'autre souci que de dessiner, de fréquenter les « rapins » et les ateliers et de courir les quais à la recherche de vieilles estampes.

Sa famille ne vit pas ce changement d'un bon œil. Il y eut des discussions, des exhortations, des supplications, mais le futur artiste peintre tint bon...

* * *

Le voici « rapin » à son tour, étudiant avec passion les chefs-d'œuvre du Louvre et du Luxembourg, les antiquités du Musée de Cluny, les merveilles architecturales qui foisonnent dans Paris, les livres rares, les estampes et les vieux manuscrits enluminés de la Bibliothèque nationale.

Après avoir travaillé dans différents ateliers, il entra dans celui de Gleyre, et y fit des progrès tels qu'il put faire admettre, au Salon de 1870, un tableau représentant *Prométhée présentant sa délivrance*, qui lui valut une médaille de bronze.

Puis vint « l'année terrible ». Enfermé dans Paris, ses idées exagérées, son caractère exalté, ne pouvaient manquer de le compromettre gravement. Aussi fut-il poursuivi pour participation à la Commune insurrectionnelle en 1871. Il parvint à se soustraire à la juridiction des conseils de guerre et se réfugia à Bâle, où il lui fallut travailler pour vivre. Ce fut alors qu'il mit à profit ses talents artistiques comme dessinateur lithographe et aqua-fortiste. Il y avait encore pour lui dans cette vieille ville suisse de beaux sujets d'étude ; la belle cathédrale gothique, le curieux hôtel de ville, le riche Musée et la Danse des Morts, devaient tenter sa curiosité et accroître singulièrement ses connaissances archéologiques. Il ne négligea pas les cités voisines et Berne surtout lui offrit, en fait de vieux livres, un dépôt qu'il consulta avec fruit.

De Bâle, Gaston Save alla à Strasbourg, où il demeura quelque temps. Il y travailla avec ardeur et produisit un grand nombre d'eaux fortes et de lithographies (1). Une de celles-ci est particulièrement remarquable ; elle représente un coin très pittoresque du vieux Strasbourg, l'*Entrée du Fossé des Tanneurs*, et mesure 51×41 centimètres, avec grandes marges.

Un moment arriva où il se fit une détenté dans l'application des mesures de rigueur prises contre ceux qui étaient

(1) Qu'il a évalué lui-même à près de 350.



Gaston Save à 40 ans

prévenus d'avoir trempé dans le mouvement communaliste. Save essaya d'en profiter. Il revint à Saint-Dié et n'y fut pas inquiété, grâce aux bonnes relations

de sa famille. Bientôt après, une amnistie fut proclamée.

* * *
Pendant son absence, une Association

savante avait été fondée à Saint-Dié sous le titre de *Société philomatique vosgienne*. Cette institution entraînait trop dans ses idées pour qu'il restât étranger au progrès intellectuel qu'elle venait d'inaugurer dans son pays. Aussi, à peine fut-il revenu qu'il demanda à en faire partie et, dans la séance du 10 juin 1877, fut admis comme membre titulaire. A partir de ce moment, il fut un des membres les plus actifs de la Société, le collaborateur le plus zélé et le plus goûté de son Bulletin, et un des donateurs les plus généreux du Musée en voie de formation. C'est ainsi que dès le 3^e volume (1877-78), on voit le nom de Gaston Save très souvent cité dans les procès-verbaux des séances du Comité. Ses premières communications (12 août 1877) sont relatives, l'une à des débris de fenêtre gothique trouvés dans la prairie d'Hellieule, près de St-Dié, l'autre au fameux *Bellicus Surbur* du Donon. Elles sont accompagnées de deux beaux dessins faits et lithographiés par lui. Au Musée, ses premiers dons consistaient en un dessin original de Jacques Augustin, le célèbre miniaturiste déodatien (portrait de *Madame Roland*), une esquisse de Prudhon et 33 médailles romaines de provenance locale. Puis, il donna une collection de gravures et de dessins se rapportant à Saint-Dié et au département des Vosges. Il nous est impossible de dire ici tout ce qu'il fit alors pour la *Société philomatique*, à laquelle il rendit des services qui contribuèrent puissamment à sa prospérité future.

Sur ces entrefaites, il avait, sur sa demande, été chargé par le maire Queuche, de décorer la grande salle que l'on venait d'aménager à l'hôtel de ville pour servir aux concerts, aux représentations théâtrales et à diverses solennités. Cet important travail, auquel il associa un de ses amis et collaborateurs de Strasbourg, M. Barreau, fut mené rondement. La Salle des Fêtes fut inaugurée le 25 février 1879 et à l'assemblée générale de la *Société philomatique*, qui se tint ce jour-là, M. le sous-préfet Proudhon pouvait s'exprimer ainsi : « Nous inaugurons aujourd'hui le théâtre dont la décoration est

« due à l'un des vôtres, M. Save. Vous
« avez le droit d'être fiers de son œuvre.
« M. Save vous appartient, il est votre
« collègue et les sentiments de recon-
« naissance et d'admiration que vous
« avez pour lui sont universellement
« partagés. »



Les Barricades. Dessin de G. Save.

Cependant l'habile décorateur, le généreux donateur du Musée ne se ralentissait pas dans son zèle. Le 26 février 1882, dans son discours annuel, le Président de la Société disait : « Je dois vous signaler un monument artistique bien précieux, et d'un intérêt tout particulier pour notre région. C'est la *Chalcographie vosgienne* que notre Musée doit à l'infatigable activité, aux incessantes recherches de M. Gaston Save. Cet immense recueil renferme déjà près de 3.000 dessins et gravures concernant le département des Vosges, classés en 10 tomes in-folio ; il est destiné à s'enrichir chaque jour de pièces nouvelles. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, un Musée portatif de tout ce que notre département contient de curieux et où l'on pourra trouver facilement une foule de documents qui, sans la bienheureuse et féconde idée qui a présidé à la formation de ce vaste répertoire, auraient été à tout jamais anéantis pour l'histoire et pour l'art. »

Désireux d'ajouter de nouvelles estampes vosgiennes à sa magnifique Chalcographie, Save la reprit chez lui pour plus de facilités et moins de dérangements, et l'emporta à Nancy lorsqu'il alla



Gaston Save. — Etude.

habiter cette ville. Mais avant qu'il ne quittât Saint-Dié, la *Société philomatique*, dans sa réunion générale du 22 février 1885, lui décerna le titre de membre honoraire, en témoignage de gratitude pour tous les services qu'il lui avait rendus : au Musée, dons d'objets nombreux et curieux ; au Bulletin, collaboration active et précieuse.

En effet, on pourrait faire une *Bibliographie* des plus intéressantes en énumérant les titres de tous les articles qu'il fournit à ce Bulletin ; elle serait d'un grand secours aux érudits et aux chercheurs, mais combien elle serait utile si on joignait tous ceux contenus dans la *Lorraine Artiste* et le *Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est*, ainsi que dans le *Patriote vosgien*, dont nous allons parler, la *Gazette vosgienne*, l'*Echo de Salm-Salm* et la *Chronique des Vosges*, sans compter plusieurs autres recueils où l'on voit figurer son nom.

*
*
*

On conçoit facilement qu'avec un tempérament frondeur et fougueux comme était le sien, il ne put s'empêcher de revenir vite à la politique et de montrer qu'à ses talents d'artiste et d'archéologue s'ajoutait celui de polémiste.

C'était en 1881, à l'occasion des élections législatives du 21 août. Avec le con-

cours de quelques-uns de ses contitoyens, Gaston Save fonda le *Patriote vosgien*, journal républicain progressiste. Tel en était le titre, mais il était bien plutôt d'un radicalisme très accentué. Son but était de soutenir la candidature du commandant d'artillerie Rovel, de Senones, contre celle de Jules Ferry, alors Président du Conseil des ministres. On voit que c'était s'attaquer à forte partie, mais Save ne manquait pas d'audace. Le premier numéro parut le 13 août. Il rédigea le nouveau journal presque à lui seul. Son style a toutes les qualités requises en pareil cas ; il est incisif, sarcastique, véhément, plein d'esprit et d'ironie, en même temps que clair et très correct. La besogne n'était pas facile, car le journal s'imprimait à Nancy, chez Hinzelin.

Quand on veut passer quelques joyeux moments, on n'a qu'à relire cette feuille, vieille déjà de plus de vingt ans, et dont la plupart de ceux qui en faisaient les frais sont morts à l'heure qu'il est. Il déploya une activité laborieuse vraiment incroyable. Il n'y a pas jusqu'au feuilleton intitulé *Un Patriote vosgien*, et qui a un caractère tout à fait local, qui ne soit de lui. Il aurait pu, en parlant de son héros, dire *déodatien*, car il met en scène le général républicain Nicolas Haxo. Quel dommage qu'il n'ait pas achevé ce roman !..., mais il était « ondoyant et divers », et, aimant à varier sa besogne, ne

finissait pas toujours celle qu'il avait commencée.

Après la défaite de son candidat, le journal survécut, grâce à la plume intasable de son rédacteur, qui savait le rendre extrêmement intéressant en y publiant une série d'articles fort savants sur le *Vieux Saint-Dié*.

Le commandant Rovel étant mort le 12 juillet 1882, le *Patriote* n'avait plus sa raison d'être et devait nécessairement disparaître. Son dernier numéro est daté du 15 juillet. Il n'en reste pas moins un document d'une certaine importance et d'une haute curiosité pour l'histoire contemporaine de Saint-Dié.

* * *

On se souvient, même à Nancy, des Expositions des Beaux-Arts qui eurent lieu dans la ville épiscopale des Vosges en 1887, 1891 et 1894. Gaston Save se donna un mal infini pour les faire réussir, et il y parvint. S'il fut activement secondé par un groupe d'amateurs déodatien, parmi lesquels nous devons citer MM. Queuche, De La Comble, Victor Franck, etc., il est juste de reconnaître que ce fut lui qui a été le véritable organisateur, la cheville ouvrière de ces exhibitions, si efficacement utiles au point de vue de la décentralisation artistique.

Les « Salons » de Saint-Dié ont eu un étonnant succès. Comme l'a dit Save, en en parlant, « il ne faut plus désormais « plaisanter les Expositions de province. « Le Salon de 1891, avec ses trois cents « tableaux, peut suffire à donner une « idée exacte du mouvement artistique « d'une portion de la France et du talent « de ses principaux peintres. »

En 1895, la jolie ville de Remiremont eut son tour, et ce fut encore G. Save qui installa cette Exposition, dont il distribua et accrocha lui-même les quatre cents toiles.

Voici Gaston Save installé à Nancy, bossant pour le théâtre municipal de brillants décors, dont quelques-uns ont été cités avec éloges dans la « Chronique théâtrale » des journaux nancéiens, embellissant par de jolis panneaux décoratifs et de charmants motifs fantaisistes

l'Eden, le Casino et plusieurs hôtels particuliers.

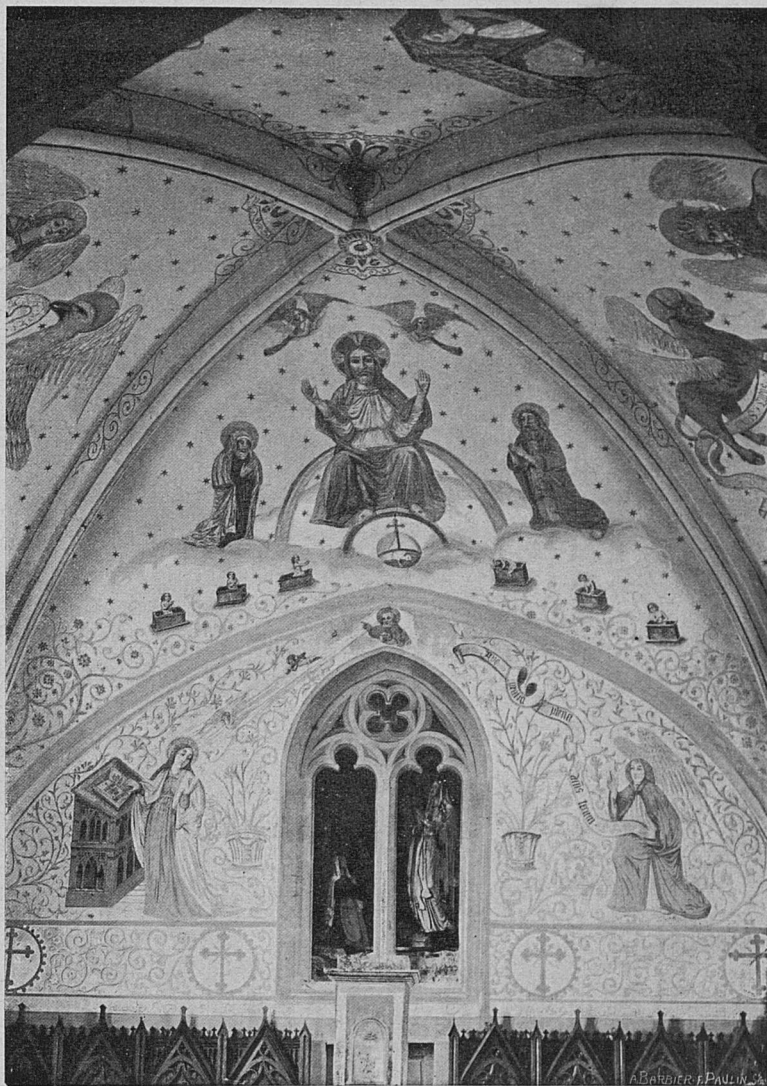
Il décora ensuite les salles de spectacle de Toul, de Neufchâteau et de Bar-le-Duc ; restaura la coupole de la cathédrale de Nancy, les églises de Malzéville et de Saint-Clément. Dans cette dernière, il lui fallut beaucoup d'habileté, pour dégager de vieilles peintures murales, enfouies sous plusieurs couches de badigeon, et les restaurer avec une science artistique véritablement surprenante. L'œuvre, aussi minutieuse que difficile, fut menée à bonne fin dans un laps de temps relativement très court, et au mois de mai 1897, on put voir, dans l'antique église de Saint-Clément, ces fresques admirablement reconstituées et formant un ensemble décoratif très remarquable.

Il devint, dès 1890, un des plus assidus collaborateurs de la *Lorraine Artiste*, et ne contribua pas peu au succès mérité qu'obtint cette revue provinciale. Il y publia plusieurs articles intéressants sa ville natale et décrivit avec une parfaite exactitude le splendide Graduel de la Bibliothèque de Saint-Dié. On y trouve aussi un autre article qui, tout en prouvant l'étendue de son érudition, montre aussi un esprit paradoxal des plus prononcé, et l'emploi singulier que l'on peut faire d'une vaste documentation. Nous voulons parler de son étude sur *Jehanne des Armoises, pucelle d'Orléans*, qui eut dans le pays un certain retentissement et causa un légitime émoi, mais ne convainquit personne. (1)

Quelque temps auparavant, dans la même Revue, G. Save avait essayé d'établir que la maison de Jeanne d'Arc, à Domremy, n'était pas authentique.

Parmi ses biographies d'artistes lorrains, nous devons citer celles du miniaturiste Jacques Augustin, du décorateur Charles Claudot, du peintre Claude Bassot et de Jean Pelèrin, l'auteur de la *Perspective* de 1505. Mentionnons encore la magnifique notice illustrée qu'il consacra, en 1889, à Vautrin Lud, le riche et savant

(1) Cette question souleva des controverses auxquelles prirent part le chanoine Lhôte (de Saint-Dié), les abbés V. Mourot et Jaugéy, MM. Pierre d'Arc, L. Fouquet, etc.



Cheur de l'église de Saint-Clément. Fresques restaurées par G. Save.

chanoine qui fonda à Saint-Dié, à la fin du xv^e siècle, une imprimerie que rendit célèbre l'impression de la *Cosmographie Introduction*, où figure pour la première fois le nom d'*America*, donné par les érudits du « Gymnase vosgien » aux terres nouvellement découvertes, et qui fit de la petite ville de Saint-Dié-des-Vosges la Marraine du Nouveau-Monde.

Les recherches de l'archéologue et de l'historien n'empêchaient pas les travaux de l'artiste. En 1898, il vint à Saint-Dié pour restaurer, ou plutôt reconstituer, une fresque, bien abîmée, découverte dans le transept nord de la cathédrale, et représentant la *Présentation de la Vierge*

au Temple. Là aussi, il fit preuve d'une très grande habileté.

Une plume plus autorisée que la nôtre dira, sans doute, tous les services qu'il a rendus à l'art lorrain pendant son séjour à Nancy. C'est un vide que va causer la perte de cet obstiné travailleur, de cet infatigable « bûcheur ».

Certes, son caractère entier, emporté, inconstant et fantasque, lui attira bien des inimitiés. Mais qui donc n'a pas de défauts ? Il en avait... De bonnes qualités venaient, heureusement, faire compensation, et nous pensons même qu'il restait un large boni en faveur de celles-ci.

Il vit pour la dernière fois son St-Dié, qu'il aimait tant et qu'il connaissait à fond, au commencement de juin dernier. Il venait visiter les découvertes faites dans le chœur de la cathédrale et, ces jours passés, en rendait compte dans la *Lorraine Artiste*, quand il se sentit pris d'un léger malaise, fatal avant-coureur d'une angine de poitrine. Brusquement, la mort l'enleva le samedi 20 juillet, dans la soirée.

Il est enterré à deux pas de la petite maison qu'il s'était fait construire tout récemment, et presque en face de la fenêtre de son atelier, dans le cimetière de Préville, sur lequel il avait souvent promené ses regards rêveurs... Qu'il y repose en paix !...

HENRI BARDY.

Saint-Dié, le 26 juillet 1901.

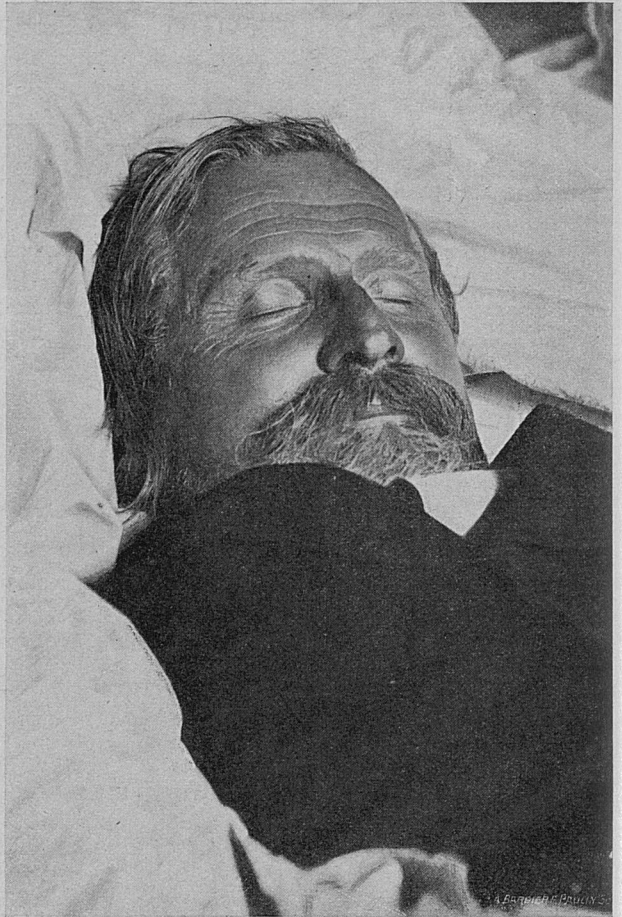


G. Save dans un groupe de rapins, indiqué par la flèche.
(Cliché V. Franck père, 1865).

OBSÈQUES DE M. G. SAVE

Les obsèques de M. Gaston Save ont eu lieu mardi à dix heures du matin. De nombreux amis, peintres, sculpteurs, décorateurs et critiques d'art y assistaient. Au cimetière, M. Emile Gallé, président de l'Alliance provinciale des Industries d'art, a prononcé l'allocution suivante :

Au nom de l'Alliance provinciale des Industries d'art (Ecole de Nancy) et au nom de la *Lorraine Artiste*, j'ai le devoir de rappeler la part importante que M. Gaston Save a prise dans la conception de ces œuvres, et ce que



Gaston Save sur son lit de mort.

l'art décoratif lorrain doit à cet érudit, comme au travailleur désintéressé et au critique indépendant.

Non seulement M. Gaston Save comptait parmi les membres de nos comités de direction et nous l'avions trouvé, à toute heure, prêt à nous aider de ses aptitudes et de ses connaissances spéciales ; mais encore, avant que l'Alliance provinciale existât, il avait été un de ceux qui souhaitèrent avec sincérité la résurrection d'une Société des Arts décoratifs à Nancy et préparèrent un rapprochement nouveau et définitif de tous les ouvriers du décor lorrain dans une entente efficace, en vue d'une préparation plus exacte à des destinées plus complètes.

Il n'est pas mauvais, fût-ce à la dernière minute, de dire, quand on le peut justement, ce que l'homme, dans les tâtonnements douloureux et troubles de notre existence passionnée et brève, a su rêver et réaliser d'utile et de généreux ; il est bon d'évaluer ce que chacun a su,

parmi les éléments qui lui ont été départis, retirer de chaleur et de substance au profit des autres.

Or ce sont les plaidoyers intimes de Gaston Save auprès de nous, qui ont décidé les premiers pas dans une voie libérale, généreuse, en vue d'une entente, sans arrière-pensée, entre les principaux ateliers industriels, par l'abdication franche des inquiétudes particulières au bénéfice moral, éducatif et matériel d'une nombreuse et intéressante collectivité.

Je déplore profondément aujourd'hui de devoir à une circonstance si fatale le droit de rendre à notre collègue et collaborateur un hommage auquel sa farouche modestie se serait énergiquement opposée.

Il appartient au représentant de l'art décoratif ici de saluer un ami du décor lorrain. Il le connaissait en savant, en praticien, en dilettante. Il y avait autrefois des archéologues pour qui l'art n'existait pas à partir de certaines familles historiques, de certains styles admis et catalogués en vitrines publiques. Lui s'intéressait à la vie, à l'évolution, à la marche en avant, à toute l'histoire de l'art humain. Les plus récentes, les plus humbles pages le passionnaient, il se sentait solitaire de tout l'effort de la race.

L'école des décorateurs de Nancy devait une parole de regret à cette force perdue, qui l'a bien servie, et qui l'eût aidée le jour où nous aurions pu faire appel de nouveau à son dévouement. Les artistes, qui ont tant besoin que la critique soit indépendante, doivent un salut à un homme fier et désintéressé, solitaire et fort inaccessible à toute prière, — je le sais, — quand il croyait son idée juste et son action nécessaire.

Le directeur et les rédacteurs de la *Lorraine Artiste* ont besoin aussi de se répandre en paroles de sympathie attendrie sur cette fin prématurée, et au souvenir de ce collaborateur dévoué, de ce travailleur infatigable, de ce lutteur toujours prêt. Il ne nous est pas possible à cette heure de dénombrer l'œuvre considérable de Gaston Save. Cette étude sera faite par cette revue même à laquelle il s'était donné tout entier, jusqu'à son dernier souffle.

Et un mot enfin de pitié affectueuse à une enfant qui nous apparaît subitement comme une orpheline des arts et de l'érudition lorraine. Qu'elle sache plus tard que son père eut la religion de l'art sacré, le pieux respect des œuvres du passé et des vieux métiers provinciaux, et cette dévotion aussi, l'amour du travailleur, le désir de le voir plus éclairé, plus conscient dans le travail, plus récompensé et plus joyeux.

A GASTON SAVE

Après Goncourt, après Carmouche, après Guaita,
Tu vas, ô grand ami de la grande Lorraine,
Poursuivre, sous la terre adorable et sereine,
Le beau rêve d'amour et d'art qui te hanta.

Tu nous quittes, hélas ! sans finir la journée,
Toi qui détestais tant de rien faire à moitié,
Savant qui n'a jamais cru l'œuvre terminée,
Ami, qui crus toujours servir mal l'amitié !

Dans l'histoire, élargie à la largeur du monde,
Tu voyais le labeur des bras et des esprits,
Comme on voit dans une eau très claire et très profonde,
Le fond mystérieux plein de mouvants débris.

Pas de bourg en ruine ou de village en cendre,
Pas de parure ou d'arme ou de pauvre ossement
Dont, confident pieux, tu ne pus point surprendre
La tragique légende ou le secret charmant.

Tu goûtas, jusqu'au bout, les grâces indécises
Du vieux tableau qui meurt au plâtre des vieux murs...
Nous ferons ton tombeau grand parmi les plus purs,
Cher athée au cœur d'or amoureux des églises !

Emile HINZELIN.

NÉCROLOGIE

MORT DE GASTON SAVE

Nous sommes heureux de reproduire l'article nécrologique que l'*Abeille des Vosges* consacre à notre ami.

Cette remarquable physionomie d'artiste, cette personnalité lorraine aux talents multiples vient subitement de mourir à Nancy dans sa demeure de la rue Notre-Dame-des-Anges.

C'est tout contre le cimetière de Préville, à l'ombre des cyprès, que Gaston Save avait fait construire, il y a deux ans à peine, sur les plans de son ami Schuler, l'éminent architecte décédé l'an dernier, une gentille petite maison d'artiste dont les fenêtres prenaient vue sur l'immense nécropole nancéienne aux arbres toujours verts. Par la grande baie de l'atelier au premier étage, il y avait une magnifique échappée sur le pittoresque coteau de Boudonville aux blanches villas dans les grands arbres. Et dans cet atelier aux murs garnis de peintures, d'ébauches, d'études était réservée une place notable pour les livres ; sur des rayons courant le long des soubassements des livres et et encore des livres.

En même temps qu'un artiste distingué, Gaston Save était un archéologue et un

érudit de grand mérite. Sa mort est une perte pour l'art lorrain. Il a écrit une quantité considérable d'articles, de notices, de brochures, sur l'histoire et sur l'art de notre province. C'était un *bûcheur*, un passionné de l'archéologie lorraine. Son œuvre énorme est éparse dans une quantité de revues, de journaux, d'annales. Il serait utile de la collationner. Avec son savant concitoyen, M. Bardy, l'infatigable président de la *Société philomatique*, il reconstitua le passé si intéressant de Saint-Dié, sa ville natale.

Fixé à Nancy depuis une quinzaine d'années environ il prit une part active et prépondérante à l'essor artistique qui fit de la capitale de la Lorraine un rayonnant foyer d'art. Sa science remarquable du décor, son goût affiné, son coloris prestigieux furent d'une heureuse influence sur les jeunes artistes nancéiens qui s'inspirèrent de ses leçons.

Nous avons eu à Neufchâteau la bonne fortune d'avoir Gaston Save pour diriger la réfection du théâtre municipal : le plafond et les décors de scène d'un brillant effet lumineux ont été magistralement traités par ce peintre consciencieux. Pendant son séjour dans notre ville, l'érudit archéologue a écrit maints articles sur l'antiquité de Neufchâteau, sur la maison de Jeanne d'Arc, sur Grand, sur notre pays à l'époque gallo-romaine.

A Nancy, il fut un collaborateur précieux pour la *Lorraine Artiste*, cette belle revue provinciale où avec son vaillant ami Goutière-Vernolle il groupa des Lorrains de talent pour pousser ardemment au succès, au triomphe les jeunes, les nouveaux artisans qui marchent dans la voie glorieuse des Gallé, des Majorelle, des Daum, ces arrivés de l'art industriel.

Gaston Save fut toujours l'ami des petits et des humbles. C'était un modeste. Dans les discussions politiques ou artistiques il frappait d'estoc et de taille avec la fougue des primes années. C'était un redoutable polémiste.

Dans les relations d'amitiés ce fut un doux et fidèle camarade.

Expressive et sympathique figure qui

disparaît que ce peintre lorrain, ce rude vosgien de la montagne si vivement épris de son art et de l'amour du pays natal.

C. R.

GASTON SAVE

Il est bon que celui d'entre les amis de M. Gaston Save qui le vit pour la dernière fois vienne dire ici le bon souvenir qu'il garde de cet homme si savant, si modeste et si dévoué.

Depuis quelque temps déjà, M. Save nous avait fait part d'un malaise dont il souffrait. Il se savait atteint d'une maladie de cœur, mais avec l'insouciance qu'il



G. Save. Etude de Gœpfer.

avait de sa personne, il négligea de se soigner et ce n'est que la veille de sa mort qu'il fit chercher un médecin. Depuis trois jours il n'était pas venu au bureau de « la Lorraine », inquiet de cette absence inaccoutumée, je passai le samedi 20 juillet à sept heures et demie du soir en son domicile de la ruelle Notre-Dames-Anges. Je le trouvai couché, venant d'achever son repas. Des livres et des brochures encombraient son lit et il lisait

encore à la lumière mourante du soir. Sa vie ne paraissait nullement en danger, sa gaieté habituelle n'était en rien altérée, il n'éprouvait, me dit-il, qu'une gêne du côté du cœur et c'est en me donnant rendez-vous pour le lundi suivant que je le quittai.

Ma stupeur fut grande lorsque le lendemain dans la matinée on vint m'annoncer la triste nouvelle de son décès, survenu à dix heures du soir, peu de temps après mon départ. Il était mort seul, dans l'obscurité, sans une personne amie à ses côtés pour recevoir son dernier souffle.

*
*
*

L'archéologie et l'art décoratif moderne perdent en la personne de M. Gaston Save l'un de leurs plus savants et plus courageux défenseurs. Il n'était pas de ceux qui s'enferment dans les limites étroites d'une branche des connaissances humaines : toujours dans ses nombreuses études il fit preuve d'un véritable esprit scientifique et purement critique. Il ne lui suffisait pas de décrire un objet, de trouver sa date approximative, de l'étiqueter et de le placer dans une vitrine, il s'appliquait en outre à rechercher les causes physiques, ethnologiques et historiques qui en avaient déterminé la forme et l'usage. En interrogeant les vieux monuments que nos ancêtres édifièrent, il sut lire avec un rare bonheur sur les feuilllets de pierre de ces livres vénérables les aspirations, les croyances, les joies et les douleurs de ceux qui nous préparèrent la voie. On passait d'agréables heures à écouter cet homme éclairé et convaincu. Dans ses mémoires, ses conférences et les longues conversations qu'il aimait à entretenir avec ses amis, il déduisait toujours avec rare logique les conditions de vie et les moyens dont disposaient ceux qui avaient fabriqué il y a quelques milliers d'années les objets retrouvés au milieu des ruines ou dans le sol. L'hiver dernier, il fit à l'Institut populaire devant un auditoire de travailleurs trois conférences sur les époques préhistorique et gallo-romaine qui furent éblouissantes de



G. Save en ces derniers temps.

science et d'érudition. Il pensait à juste titre qu'il est bon de faire connaître au peuple combien l'état de nos prédécesseurs était précaire et les luttes qu'ils durent soutenir contre les éléments pour s'élever à l'état actuel.

Comme il arrive quelques fois aux logiciens, M. Save poussa parfois un peu loin ses déductions et il se trouva assez souvent en contradiction avec d'autres archéologues. Mais il était de bonne foi et lorsqu'il reconnaissait s'être trompé, il abandonnait sans regret une idée pour laquelle il avait combattu. Il faut dire qu'il défendait avec une rare énergie ce qu'il croyait être la vérité et plus d'un fut

l'objet de sa critique cinglante et parfois sarcastique. Celui qui écrit ces lignes ne fut pas à l'abri de cette critique, mais si M. Save exagérait parfois, il y avait toujours du bon à retenir dans ce qu'il avançait, c'est ce que beaucoup semblent avoir ignoré ou méconnu jusqu'ici.

Son dévouement fut sans bornes et ses amis trouvèrent toujours en lui un défenseur parfois trop énergique. Bien des fois il fut payé d'ingratitude, en cela il subit le sort commun de ceux qui se dévouent avec désintéressement à une juste cause.

Comme artiste, M. Gaston Save a produit des œuvres très intéressantes qui démontrent que le praticien était à la hauteur du théoricien.

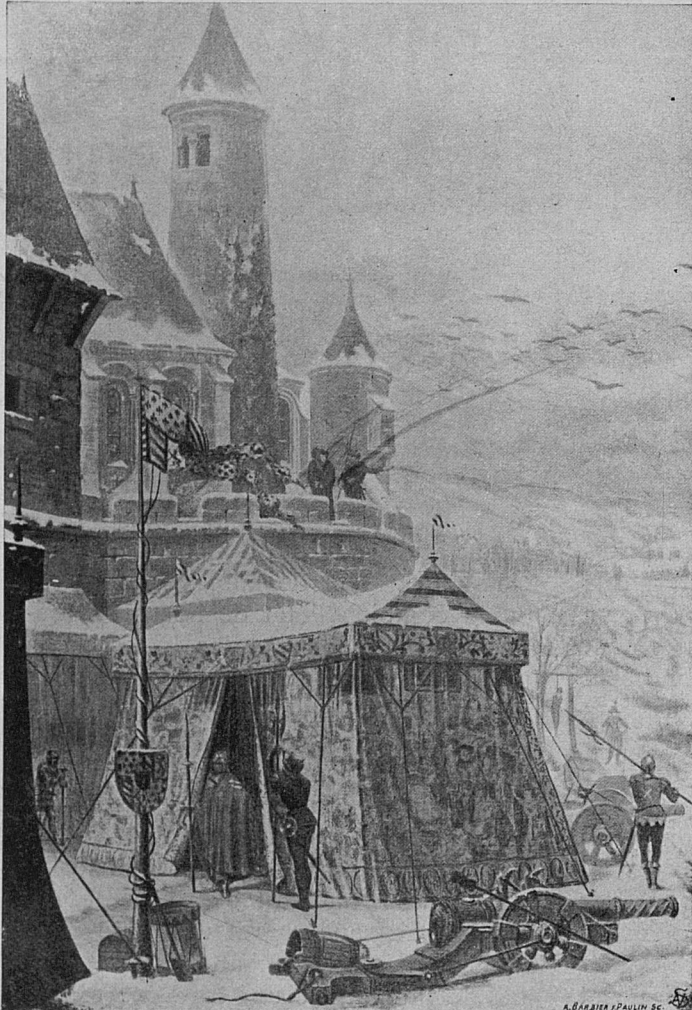
En ces dernières années, M. G. Save

se consacra presque entièrement à la recherche des moyens qui peuvent assurer le complet épanouissement des arts décoratifs modernes et à donner aux ouvriers d'art une éducation que le machinisme a rendu impossible. En favorisant ce mouvement, M. Save fit preuve à la fin de sa vie d'une largeur d'esprit bien rare chez un archéologue, car, il faut le dire, c'est à l'esprit étroit des archéologues que nous devons l'arrêt momentané des facultés créatrices des artistes décorateurs du XIX^e siècle.

G. Save eut le premier l'idée de grouper les principaux chefs d'industries d'art de la Lorraine en vue de la fondation d'une école d'enseignement pratique et dès que cette idée commença à être mise à exécution, il se dévoua corps et âme pour la faire triompher. Malheureusement des esprits chagrins à force de tracasseries dissimulées et de subtiles vexations parvinrent à faire sombrer son enthousiasme. C'est ainsi qu'avec la mesquinerie de sentiments qui caractérise trop de nos contemporains on arrive à anihiler les plus généreuses volontés.

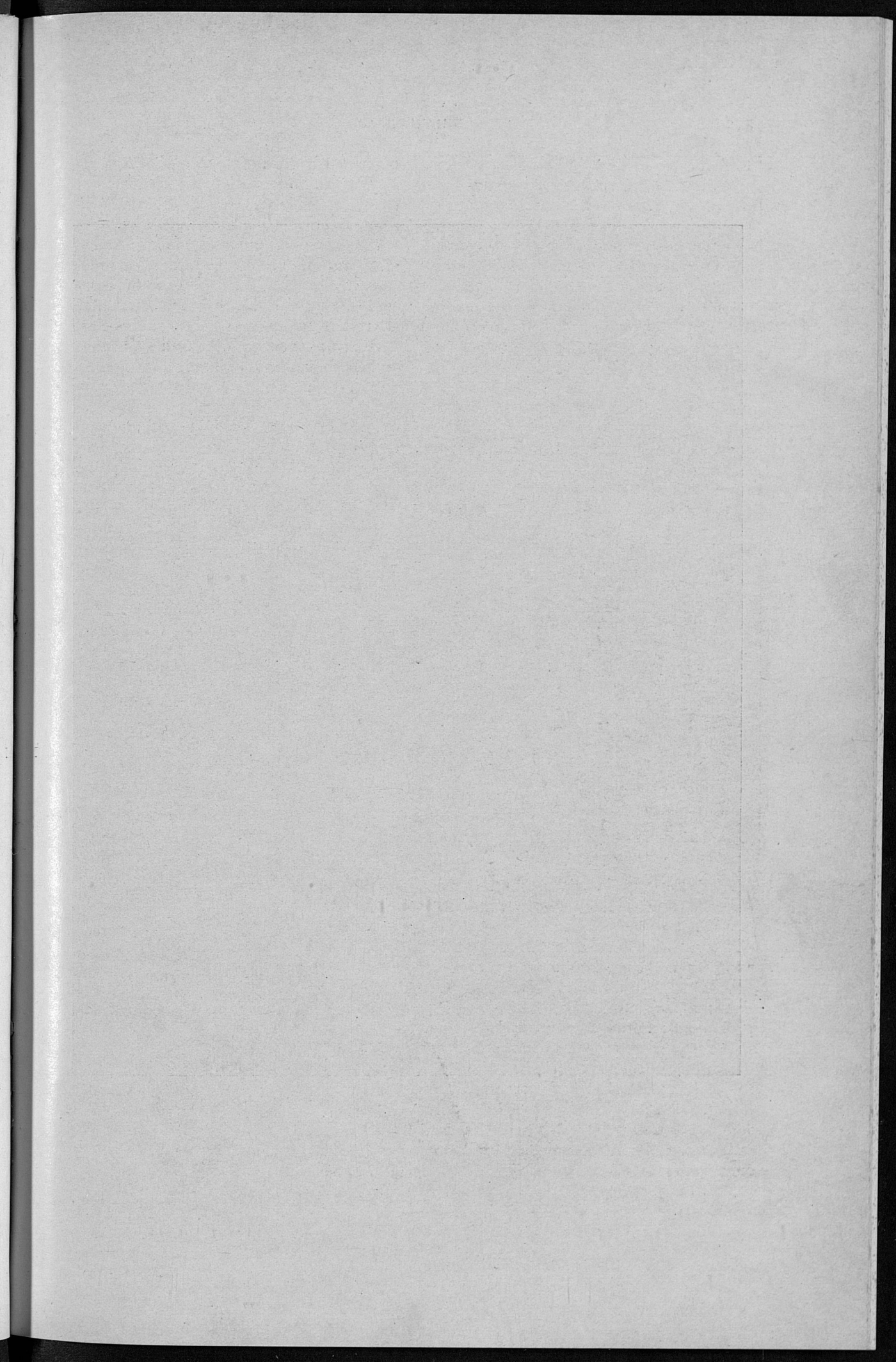
Si la mort de M. Gaston Save est une perte irréparable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et au développement des arts, elle est d'autant plus cruelle pour ceux qui eurent le bonheur d'être de ses amis, car ils perdent en lui un conseiller plein d'expérience et prodigue de son érudition.

Emile NICOLAS.



G. Save. — La tente du Téméraire (peinture).







Gaston Save. — Photographie de V. Franck.

Г. В. ГОРКОВИЧ

LA LORRAINE



Le Fossé des Tanneurs à Strasbourg. — Lithographie de G. Save.

100

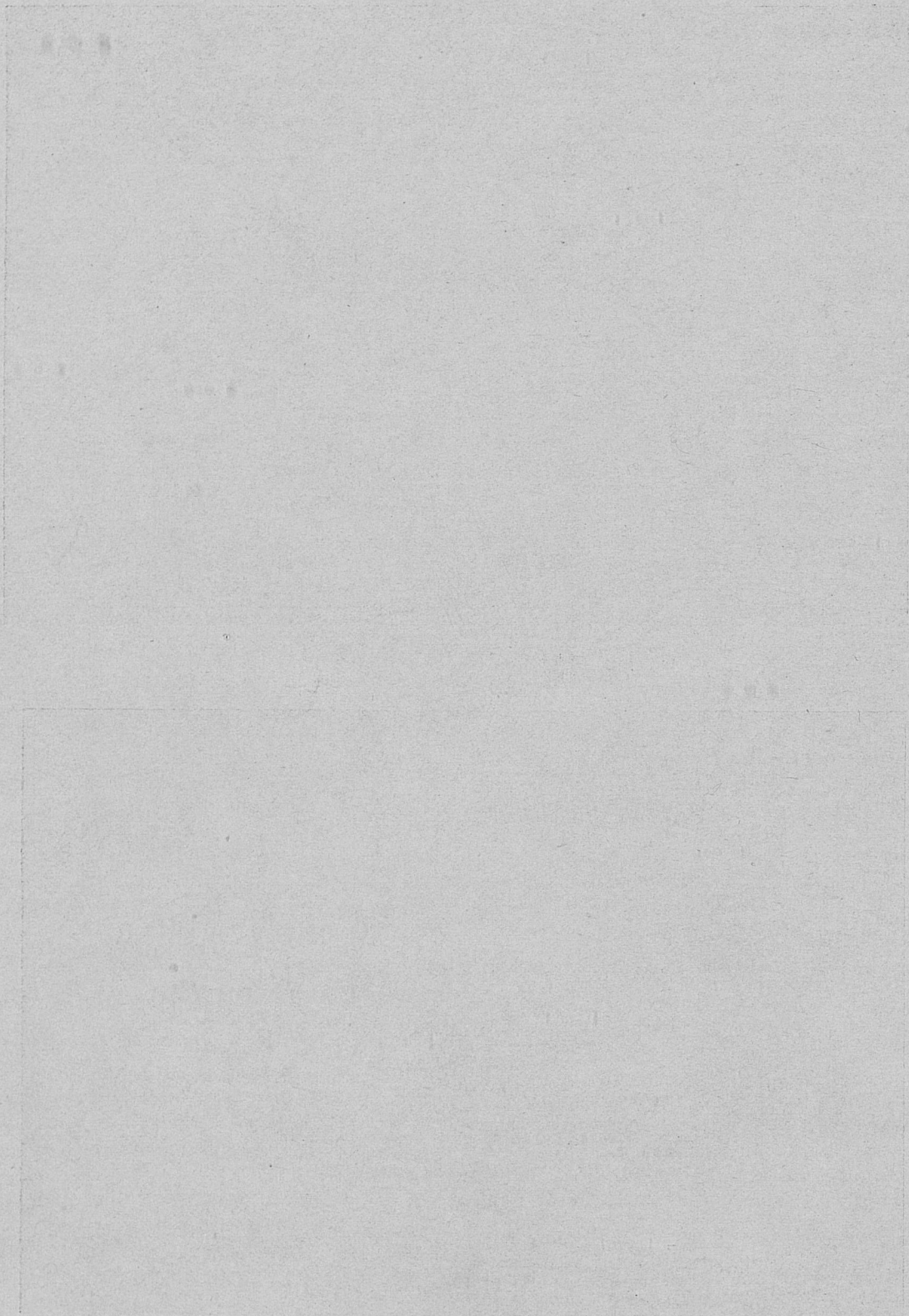
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

4

LA LORRAINE



Gaston Save dans son atelier.



BIBLIOGRAPHIE

Nous donnons, aussi complète que possible, la liste des publications de Gaston Save. Son œuvre, consacrée presque exclusivement à la Lorraine, a paru dans nos revues et bulletins, c'est pourquoi nous avons adopté la classification ci-dessous :

Société Philomatique de Saint-Dié

- 1877-78. — Note sur le Belliccus Surbur, (p. 47 à 52) (planche).
 1880-81. — Jacques Augustin, (p. 91 à 102), (tirage à part).
 1881-82. — La citadelle de Saint-Dié, (pl.) (p. 47 à 60). Antiquités de S^t-Jean-d'Ormont et de Denipaire, (pl.) (p. 95 à 101).
 1882-83. — L'église de Saint-Dié, (53 gravures) (p. 31 à 114). Tiré à part: Saint-Dié, Humbert, 1883, 87 pages in-8° (en collaboration avec C. Schuler).
 1883-84. — Un conflit municipal à Raon-l'Étape, (p. 77 à 100). Mémoires sur la principauté de Salm, (p. 127 à 160). Les poteries de Gérardmer, (p. 227 à 230).
 1885-86. — Les Hugo de Spitzemberg et Victor Hugo, (p. 83 à 118). Les Carolingiens dans les Vosges, (p. 165 à 182). L'église de S^t-Marguerite, (p. 183 à 190).
 1886-87. — Walther de Vosges (IV^e siècle), (p. 115 à 142). Nicolas Wolf et la défense de Rothau (p. 255 à 276). L'église de Fraize, (en collaboration avec J. Haxaire), (p. 277 à 298). Catalogue des terres cuites gallo-romaines du Musée de Saint-Dié, (p. 299 à 325).
 1887-88. La sorcellerie à Saint-Dié, (pl.) (p. 129 à 182). Monuments gallo-romains des environs de Saint-Dié, (p. 253 à 284). Le costume rustique vosgien, (p. 291 à 334) (tirée à part. S^t-Dié, Humbert 1888, in-8° de 46 pages. Note sur le nain Bébé, (p. 350, 351).
 1888-89. — Sigillographie de S^t-Dié, (planches) (en collaboration avec Ed. Ferry), (p. 103 à 240).
 1889-90. — Correspondance des comtes de Salm, de 1550 à 1600, (p. 75 à 136) (tiré à part). S^t-Dié, Humbert 1890, in-8° de 50 pages, fig). Vautrin Lud et le Gymnase vosgien (p. 253 à 298). (Tiré à part, S^t-Dié, Humbert 1890, in-8° de 50 pages, 4 pl.)
 1890-91. — Découvertes d'antiquités celtiques aux Mollières et la promenade des Mollières, (p. 312 à 335) (communication). La petite église de Saint-Dié, (p. 316 à 318)
 1891-95. — Les Sarmates dans les Vosges, (collaboration du professeur K. Zangmeister), (p. 105 à 112). Iconographie et légendes rimées de la vie de saint Dié, (p. 169 à 206). Tiré à part S^t-Dié, Humbert 1895, 41 pages in-8°.
 1895-96. — La sépulture à chaîne de Longemer, (p. 73 à 78). Dessins satiriques contre les Papes dans un manuscrit de Saint-Dié, (p. 141 à 152, pl.) Philippe de Florange, grand prévôt de S^t-Dié (p. 239 à 264, pl.). Tiré à part, S^t-Dié, Humbert 1896, 27 pages 2 planches, in-8°. Notes sur quatre chroniques des mémoires historiques lorrains apocryphes, (communication).
 1896-97. — Les Rustaids à Saint-Dié, (p. 207 à 214) Jean Pélérin le Viateur, chanoine de Saint-Dié, de Nancy et de Toul, auteur de la perspective artistique de 1505, (p. 265 à 356, pl.) Tiré à part, Saint-Dié, Humbert 1897, 94 pages in-8°

L'Abeille des Vosges

- 1893 — Origine de Neufchâteau. Tiré à part, Neufchâteau, Beaucolin 1893, 26 pages in-18.
 Du Donon au Ballon d'Alsace, par A. Fournier. Paris. Ollendorff, (1900) Saint-Dié, (chapitre I) p. 199 à 244.

Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est

1895. — Le vase de Saint-Charles (p. 34) (S). Le sculpteur Roger de Rambervillers (G), (p. 39 à 41). Un nouveau livre sur Claude le Lorrain (G), (p. 44, 45). Les fouilles du vieil aître (S), (p. 53 à 55). La table à jeu de Stanislas au Musée lorrain, (p. 84 à 87). La reproduction des couleurs (p. 98 à 100). Claude Bassot, peintre vosgien (p. 100 à 102). Vitraux du XIII^e siècle à la ca-

thédrale de Saint-Dié, (p. 115, 116, 126, 127). La croix de Bourgogne, (p. 133 à 138). Le calvaire de Briey, par Ligier Richier, (p. 147, 148). Le tombeau de Jacques de Lorraine, (p. 149).

1896. — Le monument de Rambervillers, l'église de Bruley, la Madeleine de Briey, (p. 34 à 40). La sépulture de Claude Charles à Saint-Nicolas, (p. 55 à 59). Le nouveau four de M. Gallé, (p. 94). Tombeau de Philippe de Florange à Metz, (p. 103 à 105). Les fresques de la cathédrale de Nancy, (p. 116 à 120). Découvertes de peintures du XV^e siècle à l'église de Saint-Clément, (p. 123 à 128).

1897. — L'église de Ribeaucourt (S), (p. 11 à 14). Les peintres Strasbourgeois en Lorraine. Les fresques de Postroff, (p. 27 à 35, fig.), (tiré à part. Nancy, 10 p. in-8°). Le tombeau de Saint-Mansuy à Toul, (p. 47 à 52). tiré à part. Nancy. in-8° br. pl.)

1897. — Le tombeau du Téméraire à Nancy, (p. 59 à 64). Le tombeau de saint Eucaire à Liverdun, (p. 73 à 77, fig.). Louis Français (p. 81 à 85). Chaire d'apprentissage d'art (p. 94 à 99). Les trois morts et les trois vifs, fresque de Saint-Clément, (p. 100, 101, fig.) La cathédrale de Toul en 1510. (p. 101, 102, fig.). Charles Sellier, (p. 105 à 110). Le nouveau catalogue du Musée, (p. 110, 111). Le tombeau de Jean Pélérin, (p. 113 à 117). Le musée de peinture de Nancy, (p. 117 à 124). Les peintres verriers nancéiens sous René II (p. 124 à 128). Les vitraux de Bonsecours, p. 145 à 148, 160 à 164).

1898. Le monument du Téméraire à Nancy (pl.) (p. 41 à 48), tiré à part, Nancy 1898, 8 pages in-8°. L'album du Salon de Nancy, (p. 103 à 105). Aimé de Lemud (p. 107 à 109). Les fresques de la cathédrale de Saint-Dié, (p. 117 à 120). Le Salon de Nancy en 1898, (p. 128 à 131).

1899. — Le duc René I^{er}, artiste peintre, (p. 4 à 12, 21 à 27). L'exposition Camille Martin (p. 52) La mort du Téméraire, tableau de Delacroix au Musée de Nancy, (p. 127 à 132). Les architectes de René II. Gérard Jacquemin et le portail de Toul, (p. 139 à 148), et de nombreux articles non signés.

Lorraine Artiste

1888. — Charles Claudot, décorateur, (p. 14, 15, 18, 19, 22, 23, 30, 31, 34, 35). (Tiré à part. Nancy, Wiener 1888, in-8° de 26 pages). Augustin, miniaturiste lorrain, (p. 38 à 40, 42 à 44, 46 à 48, 50 à 52, 55, 56, 59, 60), tiré à part. Nancy, Wiener 1888, in-8° de 38 pages. La croix de Bourgogne, (p. 61, 62).

1889. — Eugène Marquis, peintre de paysage. (p. 281 à 284, 337 à 344, 358 à 366).

1890. — La maison de Jeanne d'Arc est-elle authentique, (p. 81 à 87). Louis Jard, peintre à Bar^{le} au XVIII^e siècle, (p. 227 à 229). Découvertes celtiques à Saint-Dié. (p. 241 à 245). A propos d'une peinture historique de Saint-Dié, (collaboration de F. Baldensperger) (pl.) (p. 385 à 388). La cascade des Mollières, (p. 440, 441). Restauration de Notre-Dame de Saint-Dié, (p. 520 à 522).

1891. — Une fayencerie lorraine. (p. 28 à 30). L'abbaye de Chaumousey (p. 46 à 48). Le crâne de Dom Calmet. (p. 57 à 59). La boutique d'un chirurgien-barbier en 1665. (p. 102). Décoration de l'église Saint-Roch à Nancy. (p. 120 à 123, 172). L'église d'Étival, (p. 136). Tombe de Guy de Chaumousey, (p. 202 à 205). Reliure du XIV^e siècle à la bibliothèque d'Épinal, (p. 223, 224). La tombe de Jehan Chintrel, (p. 231, 232). La Mouselle à Épinal, (p. 249, 250). La place Stanislas, (p. 313, 314). Saint-Goëry et les chanoines d'Épinal, (p. 316 à 318, 353, 354). Les vitraux de l'abbaye d'Autrey, (p. 335, 336). Le sépulcre de l'église d'Épinal, (p. 352, 353). Le Musée de Dom Calmet, (p. 354 à 356, 368 à 370, 384 à 388). La maison de Claude Gellée à Chamage, (p. 357 à 360, 513). Le Jordans d'Étival, (p. 381 à 383). Maison de Jean Basin à Saint-Dié, (p. 428 à 430). Le château de Spitzemberg, (p. 444 à 446). Le Graduel de Saint-Dié, (p. 476 à 480, 492 à 495, 505 à 507). L'exposition des Beaux-Arts à Saint-Dié, (p. 533 à 541). La nomenclature des couleurs, (p. 693 à 695).

1892. — Cheminée du Château de Lusse, (p. 275, 276). La Maison de Jeanne d'Arc est-elle authentique? (suite), (p. 802 à 806). Le Musée de Jeanne d'Arc à Domremy, (p. 841 à 843).

1893. — La maison de Jeanne d'Arc est-elle authentique (fin),



Les trois morts et les trois vifs. Fresque restaurée par G. Save.

(p. 25, 26). Saint-Dié, baptistère de l'Amérique (p. 45, 46). Stèle romaine à Toul. (p. 180 à 182). L'église Saint-Nicolas de Neufchâteau, (p. 204 à 206, 263 à 267, 331 à 333). La statue de Jules Ferry à Saint-Dié, (p. 248 à 250, 315 à 319). Anse romaine de Noix, (p. 347 à 350). Les cuirs dorés de Saint-Nicolas, (p. 368). Inscriptions gallo-romaines à Mont-Saint-Martin, (p. 372, 373). Note sur Claude de Beuzemont (p. 383). La croix de Bourgogne (p. 383, 384). Souvenirs historiques de Salm-Salm, (p. 464, 465, 478 à 480, 494). La Jeanne d'Arc de Mercié à Domremy, (p. 501, 502). La Lorraine à Chicago, (p. 507, 508). Monuments découverts à la cathédrale de Toul, (p. 516 à 519). Les portraits des princes de Salm, (p. 525, 526, 655 à 658). C. Bassot, peintre lorrain, (p. 533 à 536). Les pierres tumulaires de l'église de Beaufremont, (p. 544 à 546). Jehanne des Armoises, pucelle d'Orléans, (p. 558 à 567, 573 à 580, 589 à 594, 605 à 608), (tiré à part, Nancy, Crépin-Leblond, 1893, 31 p. gd. in-8°). La Chapelle de Saint-Hubert à Autrey, (p. 584, 585). Le Château de Fauconcourt, (p. 601, 602). L'exposition de Senones, (612 à 614). L'impératrice Richarde à Etival, (p. 628 à 631). Un portrait inconnu, (p. 639, 640). Jean-Philippe II de Salm, (p. 655 à 658). Iconographie de Pierre de Blarru, (p. 691 à 694). Alphonse de Ramberviller, (p. 701 à 704, 759 à 763, 786 à 789). Portraits de Toulous célèbres, (p. 746, 747). Les filigranes de papiers lorrains, (p. 729, 730). Les restes du Téméraire sont-ils à Bruges ou à Nancy ? (p. 815 à 819, 835 à 839).

1898. — Le cimetière franc de Homécourt, (p. 13).

1900. — Les tentures décoratives de Fridrich. Portrait d'un abbé de Senones en 1502. La restauration de la cathédrale de Metz. Le théâtre du peuple à Bussang. Les faïenceries de Niederwiller. La terre de Lorraine. Une fresque de Saint-Dié. Un tabernacle de 1504. Article sur la Maison d'art. Articles bibliographiques. Notes diverses, etc.

Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine

1886. — La chapelle de Grandrupt, de Gerbéviller (collaboration de C. Schuler), planches, (p. 196 à 202).

1899. — Le groupe équestre de Grand (collaboration de C. Schuler), (p. 5 à 54). Tiré à part, Nancy, Crépin-Leblond 1899, 52 pages in-8° pl.

Journal de la Société d'Archéologie Lorraine

1893. Les Sarmates dans les Vosges, (p. 231 à 238). La croix de Bourgogne (p. 259 à 266). Observations sur quelques découvertes faites pendant les travaux du Palais Ducal, (collaboration de C. Schuler), (p. 289 à 292).

1895. — Les fouilles de la carrière, (pl.) (p. 3 à 8).

1897. — Les fresques de l'église des Cordeliers, (p. 12 à 16). Le portrait de Claude Jacquard à la Cathédrale de Nancy, (pl.) (p. 26 à 31). Les fresques de l'église de Malzéville, (pl.) (p. 113 à 116). Fresques du XV^e siècle à l'église de Saint-Clément, (pl.) (p. 147 à 149).

Annuaire de Lorraine

1896. — Antiquités de Saint-Dié, p. IXXI à LXXXI. (Tiré à part, Nancy, Crépin-Leblond 1896, 32 pages in-8°).

1898. — Le costume épiscopal au moyen-âge en Lorraine (fig.) p. 73 à 83. (Tiré à part à quelques exemplaires sur Hollande).

Dessins et gravures

Outre les nombreux dessins dont il a illustré ses ouvrages signalons les suivants :

Nancy-Artiste. — 1883. — Chaire de Notre-Dame de Saint-Dié, (p. 49 à 52).

1885. Eugène Iohmann, (p. 1). Elisée de Haraucourt, (p. 2). Ferronnerie lorraine, (p. 8). Clodion, (p. 17). L'Eglise d'Etival, (p. 20). Le Palais ducal, (p. 28). C. Lapaix, (p. 41). Un balcon à Pont-à-Mousson, (p. 53). Tombe du XIII^e siècle à Senones, (p. 57). La place Saint-Epyre, (p. 60). Les trois morts et les trois vifs, (p. 68). Bénitier de la chapelle Saint-Hubert, (p. 69).

1886. — Godefroid de Bouillon, (p. 29). Fresques du XIV^e siècle à Gerbéville, (p. 30, 31).

Lorraine Artiste, 1889. — Nicolas Richard, (p. 592).

Illustrations d'ouvrages

A. Collignon. — Trois étapes de la vie de Jeanne d'Arc. Nancy, Sidot 1893, planches.

O. Leroy. — Jeanne d'Arc à Domremy.

Saint-Dié, Humbert, 1890. — Dessins à la plume.

L. Germain. — Crédence et piscine du XI^e siècle à Saint-Dié. (Société philomatique de Saint-Dié, 1891-92).

Save. — Les visions de Jeanne d'Arc. (Livre d'or de la Lorraine à la Russie, 1893, planche).

De nombreux dessins parus dans le Nancy Artiste et la Lorraine Artiste depuis 1886.



LE THÉÂTRE DU PEUPLE

Les représentations du *Théâtre du Peuple*, fondé à Bussang par notre ami et collaborateur Maurice Pottecher en 1895, seront données cette année en août et septembre avec le programme suivant :

Jeudi 15 Août, avec le concours de M. A. ANTOINE, fondateur du Théâtre-Libre et de la troupe du Théâtre-Antoine : **Poil de Carotte**, comédie en 1 acte de M. Jules RENARD et **l'Héritage**, tragédie rustique de M. Maurice POTTECHER.

Dimanche 25 Août, première représentation : **C'est le Vent**, comédie villageoise en 3 actes.

Dimanche 1^{er} Septembre, représentation gratuite : **l'Héritage**.

Les représentations commencent aussitôt après l'arrivée du train d'Epinal qui transporte les voyageurs venus par la vallée de la Moselle. Les trains de retour partent de Bussang à 4 h. 53 et à 7 h. 25 du soir.

Ecrire pour retenir ses places, à l'**Administration du Théâtre du Peuple**, à BUSSANG (Vosges). — Prix des places : *Premières réservées* : 5 fr. ; *Premières*, 4 fr. ; *Secondes*, 2 fr. ; *Troisièmes*, 1 fr. et 0 fr. 50.



CHEZ JEANNE D'ARC

par EMILE HINZELIN

(SUITE)

Entre Ceffonds et Domremy, entre le village natal du père et celui de la fille, le contraste est saisissant.

Autour de Ceffonds, les longues vignes, les peupliers sveltes et droits, les vallons brodés de rivières, les pentes tapissées de bouleaux, et de génévriers, les cîmes nues couronnées de châteaux-forts, se succèdent dans une atmosphère souvent balayée par une bise sans merci.

Domremy, au contraire, doux groupement d'une trentaine de feux, au bout duquel apparaissait l'église toute fléchissante, se blottit au pied de ses collines, sous un ciel délicat. A deux pas des maisons, la Meuse aux cent bras, aux mille circuits, coule, s'éparpille, s'endort : par endroits, on dirait des flaques bleues perdues dans les prairies, des *mortes*.

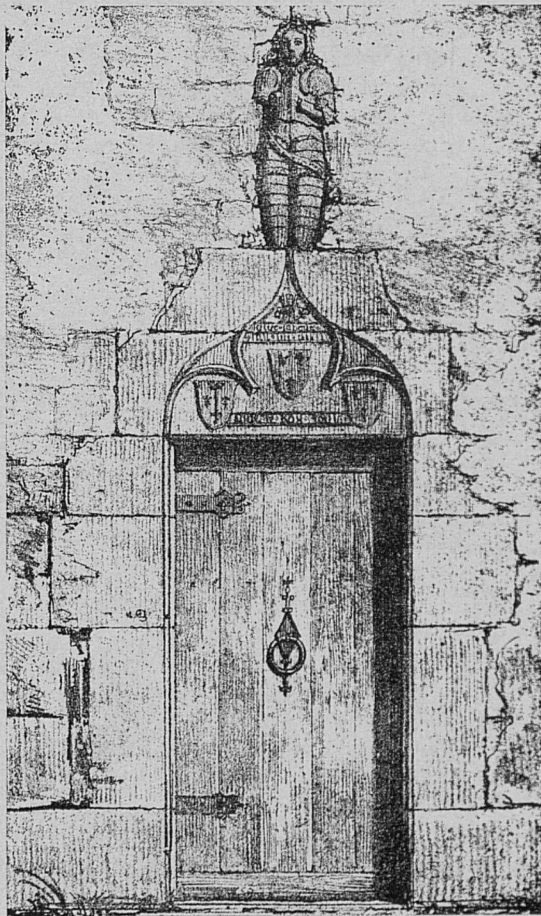


Fig. 9. — La porte, le fronton et la statue en 1818, avant la déformation des blasons et la pose de la statue dans une niche.

D'après Laurent.

A la suite de Domremy, d'autres villages : Greux, Vouthon, Goussaincourt, Burey-la-Côte, Sauvigny, Pagny-la-Blanche-Côte, Taillancourt, Maxey-sur-Vaise, Champouigny, Burey-en-Vaux, Neuville, sont si rapprochés que les plus petits semblent les dépendances des plus grands. A quelques pas de Neuville, Vaucouleurs.

La Châtellenie de Vaucouleurs comprenait un certain nombre de villages sur la rive gauche de la Meuse. Ancienne voie romaine, une grande route se glissait entre la rivière et les coteaux.

Au commencement du XIV^e siècle, cette Châtellenie appartenait à une branche cadette de la famille de Joinville.

Comment, en passant, ne pas souligner ce dernier nom ?

A quelques lieues de Vaucouleurs, près de Ceffonds, où naquit le père de Jeanne d'Arc, dominant la cité aux toits aigus qui porte son nom, se dressait le château où le sire de Joinville a vécu, a écrit. Le cœur est soudain touché de mélancolie à la pensée que celui-là, le bon Joinville, était justement l'historien qu'il eût fallu à la bonne Lorraine. Ah ! le labeur de l'héroïne, sa volonté droite, sa haute franchise, son humeur si ingénue, si primesautière, son œuvre de triomphe, de torture et de sainteté, son image enfin, serait restée éternellement fraîche et jeune dans la transparence de ce style que Joinville laissait couler, pareil au plus pur ruisseau de ses forêts.

Le 15 août 1335, Jean de Joinville, seigneur de Vaucouleurs, céda sa terre au roi de France, en échange d'autres biens. Trente ans après, Charles V éleva les habitants de Vaucouleurs à la dignité de bourgeois du roi. Le domaine entier était rattaché directement à la couronne.

Par Vaucouleurs s'effectuait le transit des marchandises exportées du bailliage de Chaumont en Lorraine. Les baillis de Chaumont joignirent à leur titre celui de Châtelains de Vaucouleurs.

Toute cette contrée, entre la France et l'Allemagne, était une *marche* sans cesse foulée et brisée, d'autant plus héroïque. Or, Domremy semblait alors une marche dans la Marche elle-même. Il ne relevait pas entièrement de la Châtellenie intégrée au domaine de France. Un ruisseau traverse ce village. A gauche du ruisseau, une trentaine de maisons formaient une seigneurie appartenant à la famille de Bourlémont (1). A droite, l'autre partie du village, avec l'église, dépendait de Vaucouleurs. La maison où Jeanne naquit (1412) était située entre cette

(1) Ce château de Bourlémont dresse son faisceau de tourelles restaurées sur un coteau voisin.

église et ce ruisseau. Elle marquait la limite extrême du bailliage de Chaumont.

De là tant de discussions si subtiles, si confuses, que l'amour de Jeanne rend toujours opiniâtres et mêmes passionnées ! Hélas ! ce n'est pas telle frontière, d'ailleurs incertaine, qu'il faut interroger. C'est le sol, c'est la race, c'est le ciel, c'est l'idée.

Une *maison forte*, dépendant de Bourlémont, était située en face de Domremy, en une île de la Meuse. Quelques ouvrages de défense et un fossé l'entouraient.

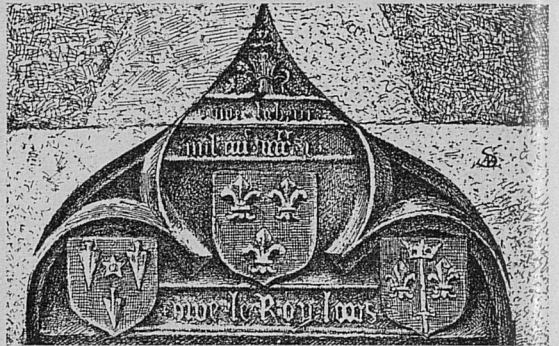


Fig. 10. — Le fronton depuis sa restauration en 1819.

De l'autre côté de la rivière s'étendait le village lorrain de Maxey-sur-Meuse. Une école qu'on y avait établie était fréquentée par les enfants de Greux et de Domremy. Maxey inclinait au parti bourguignon, Greux et Domremy tenaient pour la France.

La Châtellenie de Vaucouleurs était le seul lambeau de terre que la France conservât à l'est. De même, à l'ouest, par miracle, elle conservait le Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer.

Les Anglais et les Anglo-Bourguignons accourraient de toutes parts vers Vaucouleurs. Vingt chefs de bande ravagèrent le pays en quelques mois. En 1419 (Jeanne avait environ sept ans), un combat terrible se livra à Maxey-sur-Meuse. En 1423, toute la contrée fut pillée par une manière de comte sauvage, damoiseau de Commercy, Robert de Saarbrouck. Domremy ne garda pas une maison intacte. On verra quelles cicatrices ces horreurs laisseront dans le cœur de Jeanne. Avec quelle indignation elle interdira le pillage à ses soldats, à Lahire surtout, à l'incorrigible Lahire qui disait : « Si Dieu s'était fait homme de guerre, il se serait fait pillard ». Ce n'était pas ce Dieu-là que Jeanne entendait servir.

Malgré l'extrême misère du temps, le pays de Jeanne n'était pas, à vrai dire, tout à fait misérable. Les hautes collines fournissaient le bois en abondance. Des troupeaux de porcs s'engraissaient de la glandée. Depuis le XIV^e siècle,

un beau vignoble, du côté de Greux, donnait le clair vin rose que l'on sait. Dans les champs foisonnaient le blé, l'orge et surtout l'avoine. De magnifiques rûchers, au miel exquis, formaient des sources d'or pur. Enfin, le long de la Meuse, abondait cette herbe qui est encore parmi les plus renommées du monde.

Les foin enlevés, on lâchait le bétail dans les prairies. Chacun avait le droit de faire pâturer un nombre de têtes proportionné aux fauchées de prés qu'il possédait. A tour de rôle, une personne de chaque ménage devait prendre la garde du troupeau. Jeanne s'acquittait de ce soin, quand venait son tour (1). On crut l'insulter, en affirmant qu'elle avait été bergère de profession. On se trompait doublement.

Jeanne eut trois frères, l'un Jacques ou Jacquemin, l'autre Jean, l'autre Pierre ou Pierrelot.

Jacquemin, l'aîné, était marié dès 1419. Son père ayant eu le dessein de prendre à ferme le « Château de l'Île » Jacquemin le cautionna. Il s'établit à Vouthon, sans doute pour faire fructifier le patrimoine de la mère. Il maria sa fille à son frère Jean (2). On assure que Jacquemin mourut à Domremy « de regret et de déplaisir », dès qu'il connut la mort de sa sœur.

Jean (nommé Jean du Lys après l'annoblissement de la famille) rejoignit sa sœur à Chinon et l'accompagna dans ses campagnes.

Pierre, vraisemblablement un peu plus jeune que Jeanne, combattit lui aussi sous les murs d'Orléans. Fait prisonnier à Compiègne, il demeura longtemps entre les mains du bâtard de Vergy.

Leur sœur Catherine épousa Colin le maire, fils de Jean Colin, maire de Greux. Elle mourut, dit-on, avant le départ de Jeanne pour Vaucouleurs. Etant de beaucoup l'aînée, elle a dû, suivant l'usage du pays, exercer une autorité presque maternelle sur Jeanne qu'on lui confiait. C'est elle qui lui apprit le chemin de Ber-

mont. On aime cette figure discrète, mystérieuse, marquée pour une mort si prompte. Et Jeanne la chérissait tant ! Au moment d'entreprendre le voyage de Chinon, Jeanne disait, en confidence, à sa tante Aveline : « si vous avez une fille, appelez-la Catherine, *en souvenir de moi.* »

A l'aide de quelques pièces et de plusieurs traditions, on a essayé de reconstituer la fortune de Jacques et d'Isabeau Darc. Le ménage possédait vingt hectares, douze en terres, quatre en prés, quatre en bois, y compris le Bois-Chesnu, la maison, le mobilier, et sans doute, dans le fond d'une armoire, une réserve de deux ou trois cents livres, entretenue en prévision d'une fuite ou d'un désastre. D'un pareil avoir, l'agriculteur lorrain, si économe, a pu de tout temps tirer un bon revenu. Les Darc s'étaient donc en position de faire fête à leurs parents de Sermaise, et d'offrir aux pauvres l'hospitalité.

Mais leur vie était, à chaque instant, traversée d'alertes et de paniques.

Pour soustraire les bestiaux au pillage, on les réunissait en hâte dans quelque île formée par les bras de la Meuse, particulièrement dans l'île de la Maison fortifiée.

Parfois même, les malheureux désertaient le village. C'est ainsi qu'il advint que les parents de Jeanne s'enfuirent à Neufchâteau. Ils y restèrent trois semaines environ. Ils étaient parvenus à sauver leurs troupeaux que Jeanne conduisait, chaque matin, aux prairies voisines de la ville.

Une bonne femme (*honesta mulier*) nommée La Rousse, qui tenait une auberge, fit bon accueil aux gens de Domremy. En présence de ses parents (*in presentia patris et matris*) et par obligeance pure, Jeanne aidait à l'occasion cette femme dans les travaux du ménage (1).

La maison de Darc était plus solidement bâtie, mais aussi simple que les autres. On y pénétrait par une porte assez large et basse, en descendant quelques marches. (Ah ! maisons du vieux temps, pauvres terriers humains !) On traversait l'étable. On trouvait, à droite, la chambre de la mère et du père ; à gauche, celle des garçons ; au fond, la chambre des filles, laquelle servait de chambre à four.

La chambre des parents, c'est la grande chambre, le poêle, comme on dit encore en Lorraine.

(1) La veuve Estelin déclare à ce sujet : « *Semper fuit incomitua suorum patris et matris, nec unquam alicui nisi patri usque a reversum servitit.* » (Elle fut toujours accompagnée de ses père et mère. Elle ne servit jamais que son père, jusqu'à son retour à Domremy). Dans le procès, Jeanne devint une fille d'auberge, et l'auberge, un mauvais lieu. Jeanne a quinze ans. Quinze ans et non vingt, comme le dit l'acte d'accusation dressé en 1431. Hélas ! celle que visait cet acte n'avait guère que dix-neuf ans.



Fig. II. — La statue avant sa restauration par M. Pierson.

(1) Parfois, dit le texte du procès, quand venait le tour de son père, elle gardait les troupeaux, *aliquotiens, secundum turnum patris, animalia et pecus custodiebat.*

(2) Le fils qui naquit de ce mariage décora la façade de la maison des Darc (1481).

La chambre de Jeanne a un placard creusé dans le mur. Elle s'éclaire d'une lucarne carrée, ouverte sur le jardin.

Jardin, ou plutôt jardinet, qui touchait au cimetière et se confondait presque avec lui, on y communiait avec les chers morts et avec l'éternité.

L'ombre des pauvres petites croix de pierre s'allongeait, au clair de lune, jusque sur le lit de l'enfant. Ceci, très doux et très familier ! Aujourd'hui encore, dans beaucoup de villages lorrains, le cimetière reste ainsi enclavé au milieu des maisons. Il n'est nullement, comme on pourrait croire, un principe de sinistres méditations. Les morts se tiennent tout à fait à leur place. Ils laissent travailler et vivre les vivants.

Autour de la maison de Jeanne se développaient des arbres, d'autres jardins, des chenevières. La *chenevière* n'est pas nécessairement une plantation de chanvre. C'est simplement un potager situé près du village. Il arrive pourtant qu'on y sème aussi du chanvre. Rien de tout cela n'a changé. Si Jeanne revenait, elle se retrouverait chez elle.



Fig. 12. — La statue restaurée par M. Pierson.

Les mères aiment leurs filles d'un amour un peu anxieux. Les pères les aiment d'habitude avec plus de curiosité caressante, parfois d'admiration. La fille n'est-elle pas l'image rajeunie de l'épouse, de la fiancée ? N'est-elle pas aussi l'image du père, image affinée, idéalisée ? C'est son âme dans une chair de femme. Le père de

Jeanne semble avoir ressenti des élans d'anxiété, de jalousie maternelle. Il disait :

« J'aimerais mieux la noyer de mes mains dans la Meuse que de la voir suivre les gens de guerre... Et ses frères m'y aideraient ».

Cri déchirant, sorti du fond du cœur ! Nous le notons avec respect. Il faudra qu'on s'en souvienne, alors même qu'il semblera contredit par l'hommage que rendront les frères et le père lui-même à Jeanne, la Militante et la Triomphante.

Jacques d'Arc entra en agonie très peu de temps après le supplice de sa fille. La mère demeura seule dans la maison de Domremy, jusqu'en 1440. En cette année, les habitants d'Orléans la décidèrent à se fixer parmi eux, avec son fils Pierre. C'est à Orléans qu'elle mourut, en 1458.

Ce que Jeanne a fait avant de prendre l'épée ? A peu près ce que fait présentement, à Domremy, la fille de n'importe quel paysan. Matin et soir, elle a porté la nourriture aux bêtes de la maison. Elle a pétri la farine et chauffé le four. Parfois, elle a *chassé* les chevaux, pendant que la lente et lourde charrue ouvrait le sillon. En automne, elle a ramassé la faïne dans les forêts... Savait-elle filer et coudre ? Peut-être. A vrai dire, personne ne l'a jamais vue ni filer ni coudre. Elle a aimé les pauvres (1). Elle a soigné les malades. Elle a bercé les petits, veillé les morts.

Possédant le secret de certains breuvages, elle recueillait des fleurs très salutaires. Elle savait des histoires très bonnes aussi, et que les enfants écoutaient en extase.

Les Saints dont elle parlait le plus volontiers étaient ceux du pays même. C'était ce Sabinus de Langres, qui s'est tenu si longtemps caché dans la grotte de Balesmes, et que sa femme Eponine a nourri de son lait (ô femmes, épouses ou vierges, vous êtes toujours mères !) C'était saint Florentin, roi et fils de roi, qui a fui l'Angleterre pour porter en France la piété et la pitié. C'était surtout Marine, sainte Marine...

Est-il aventure plus étrange, plus naïve et plus tragique à la fois que celle de sainte Marine ? Le père de cette jeune fille l'avait habillée en garçon, afin qu'elle pût l'accompagner dans un couvent où elle se retirait. On leur fit accueil à tous les deux. On admira et on aima le moine gracieux, pieux et pensif, Mais, un jour, certaine fille du voisinage devint grosse. Le scandale fut terrible. Cette fille tua son enfant et mourut en maudissant son séducteur. Ce séducteur qui donc était-il ? La calom-

(1) Isabelle dépose : « Elle recueillait les pauvres. Elle voulait coucher au coin du foyer, qu'ils couchassent dans son lit ». (*faciebat hospitare pauperes et volebat jacece in focario, et quod pauperes inlecto*).

nie désigna le petit moine mystérieux. Pourquoi lui ? Sans doute parce qu'il était le plus beau et le plus irréprochable. Faut-il, à la calomnie, d'autre explication, d'autre excuse ? Hélas ! pour se justifier, la pauvre petite vierge n'avait qu'un mot à dire. Elle se tut. Son père était mort sans la délier de son secret. Pendant trois ans, humiliée, méprisée, à genoux, soleil ou pluie ; elle resta devant la porte du couvent, mangeant les racines, buvant l'eau du fossé. Elle aima mieux mourir sous la peine et la haine, que de quitter cet habit d'homme qu'elle s'était engagée d'honneur à porter. Sainte Marine, priez pour sainte Jeanne (1).

La rue de Domremy est une route. Mieux encore : c'est la grand'route. Ancienne voie romaine de Langres à Verdun, elle traverse Neufchâteau, Vaucouleurs, Void, Commercy, Saint-Mihiel.

La porte de la maison de Jeanne s'ouvrait sur elle.

Elle était des plus fréquentées. Trop souvent bandits et pillards (les routiers, comme on disait) y menaient leurs farouches cavalcades. Mais on pouvait y faire des rencontres meilleures. Le mariage de Philippe-le-Hardi et de Marguerite ayant réuni, sous la même autorité, Flandre, Artois et Bourgogne, cette route de Langres à Verdun, prolongée jusqu'à la Belgique d'un côté, de l'autre jusqu'à Dijon, devenait une artère où circulait une vie admirable.

Ces cavaliers qui s'approchent, bride abattue ? Ce sont les écuyers des Princes. Cette file de voitures ? Ce sont, venant de Bruges, les décors, tapisseries, harnais de joute, présents de toute espèce, destinés aux noces de Philippe-le-Bon. Ces charrettes basses et lourdes, traînées chacune par douze chevaux, avec de religieuses précautions ? Ce sont les grands vins de Beaune qui cheminent vers les Flandres, solennellement.

Tantôt, d'innombrables cliquetis d'épées annonçaient l'escorte d'un chef de guerre. Tantôt, à son muet cortège, on reconnaissait quelque personnage ecclésiastique.

On peut supposer que Jeanne a vu passer Colette Boilet, abbesse du couvent de Besançon, fille d'un charpentier de Corbie, devant laquelle s'agenouilla le pape Benoît XIII. Réformatrice des Clarisses, Colette Boilet se rendait sans cesse des maisons de Flandre aux maisons de Bourgogne.

(1) Sainte Marguerite à qui Jeanne fut si dévote, Sainte Marguerite elle-même, d'après la *Légende dorée*, après avoir mis le diable en déroute par un signe de croix, fit couper ses cheveux, prit l'habit d'homme et quitta la maison de son mari, (*tonsis crinibus, in virili habitu domum mariti reliquit*).

Par les artères, le sang renouvelle le corps ; par les routes, la circulation renouvelle l'esprit. Tous les événements qui agitaient le pays se répercutaient ici, comme en une pulsation. Tel messager en buvant un coup de vin, tel charretier en faisant referrer son cheval, tel mendiant en tendant la main, avaient, en l'espace d'une minute, rempli le village de quelque immense émotion extérieure.

On s'étonnera, par la suite, de voir Jeanne d'Arc si avertie de tout, si habile à percer les mensonges ou les masques. Clairvoyante, assurément elle l'est au plus haut point par un don de nature. Mais, en outre, elle garde dans sa mémoire une masse incroyable de témoignages et d'informations. Le grand chemin a été sa grande école d'histoire.



Fig. 13. — L'église de Domremy en 1881 ; fenêtres du XV^e siècle.

Au village, en hiver, la veillée est véritablement la joie quotidienne du foyer.

Sous la haute cheminée, après le repas, un cercle s'étendit. L'aïeul tient en mains les pincettes et la pelle. Il s'en sert avec discrétion, ramenant au brasier les brindilles qui s'éparpillent, les charbons qui éclatent. Un des principes rustiques, c'est que, pour faire flamme qui dure, il ne faut pas tourmenter le bois. De temps en temps, un nouvel hôte pousse la porte. On agrandit un peu le cercle et la causerie reprend, ou le silence.

Jeanne, toute enfant, se glissait dans l'angle de la muraille. Elle y restait, presque aussi invisible que le grillon, dont le rythme strident accompagne le rêve.

Dans ces villages lorrains, il y avait du rêve et des fêtes.

Si misérable que soit le lieu, si affreux que soit le moment, il y a place pour les fêtes et le rêve. Ce sont là des raisons de vivre.

Presque toutes les fêtes avaient une origine religieuse. Mais de quelle religion venaient-elles ? Combinaison vraiment étrange ? Aux cé-

rémonies et aux légendes chrétiennes, Noël, la Chandeleure, Pâques, la Nativité, se mêlent les traditions païennes que les Romains ont apportées aux Gaulois.

Quelques-unes de ces fêtes étaient particulièrement chères à Jeanne d'Arc.

C'était d'abord le *Lœtare* (la Mi-Carême). Fête du Ciel qui s'éclaircit, de la terre qui se ranime, des vieux nids qui se noient dans les premières feuilles ! Les blés forment des damiers verdoyants. Dans le bleu, l'alouette retrouve sa chanson. Sur le pré naguère inondé, l'herbe neuve point et frissonne. Les buissons, où les crues ont laissé des débris de roseaux pareils à des chevelures mortes, vont bientôt n'être plus que des blancheurs. Saules et noisetiers agitent leurs pampres délicats, dentelles que le printemps imprègne de son délicieux parfum amer.

C'est alors que, dans toute la campagne de France, — surtout en Lorraine, où les amours ont une chasteté et une patience admirables. — les amoureux osent aller aux fenêtres. D'habitude ils restent muets. Ils sont là ; ils savent qu'on le sait. Sous le prétexte du *Lœtare*, ils ont apporté des fleurs. Fleurs de paysan ne sont pas fleurettes. Ce sont des bouquets gros comme des gerbes, ce sont des branches d'arbres, des arbres tout entiers !

A Domremy, on empruntait des rameaux au hêtre de la *Loge des Dames*. On avait remarqué qu'ils portaient bonheur.

Ces feuillages formaient le *mai* des jeunes filles. On déposait l'offrande en silence, dans la nuit. En leur lit, attentives, les aimées devinaient cette forêt d'amour qui marchait vers leur seuil.

De ces fêtes, Jeanne la vierge se souviendra toujours. En y pensant, elle aura toujours son sourire, même pendant l'horreur du tribunal, même devant les prêtres de glace et d'ombre.

Au coin de l'âtre, devant Jeannette qui fut Jeanne d'Arc, on parlait des villages réduits en cendres, des hommes exterminés pour avoir défendu une mère ou une fille, des pauvres gens errant sans patrie dans la patrie elle-même, en un mot, de la grande pitié qui était au royaume de France.

Et toutes ces choses pénétraient l'âme de cette petite fille aux joues pâles, aux yeux baissés.

D'autre part, Jeanne avait entendu parler des héroïnes qui ont eu assez de vertu pour sauver un peuple et faire reculer une invasion. Elle connaissait assez mal leur histoire ; mais elle savait bien leur nom, et qu'une femme peut être rédemptrice (1).

Ce qui la poussa et la soutint dans le rude passage du rêve à l'acte, ce qui la porta pour ainsi dire du Bois-Chesnu à Vaucouleurs, de Vaucouleurs à Chinon, c'est un mélange de motifs longuement médités et de mobiles demeurés un peu obscurs.

Avouons que les mobiles apparaissent singulièrement puissants par leur mystère même.

Comme beaucoup d'âmes simples, Jeanne était touchée de ce merveilleux où tant de religions diverses avaient mêlé leur essence.

Autour d'elle, par exemple, on croyait aux fées.

Lorsque les dieux, les grands dieux de l'Olympe avaient été chassés des villes, ils avaient dû se réfugier, au hasard, dans les champs. Le mot païen voulait dire paysan :

Sur les sommets des montagnes, près des lacs, dans les forêts, parmi les villageois, les dieux subirent peu à peu l'action de l'hospitalité rustique qu'ils recevaient. Ils sont devenus plus candides, plus indulgents, plus voisins de la terre maternelle. Leur commerce avec les simples paysans les a dépouillés de leur haute élégance, de leur âpreté aristocratique. Désormais, ils furent de bons hommes, voire même de bons diables de dieux. Gardant juste assez d'énigme pour faire frissonner leurs fidèles, ils se montraient obligeants envers tous. Aux

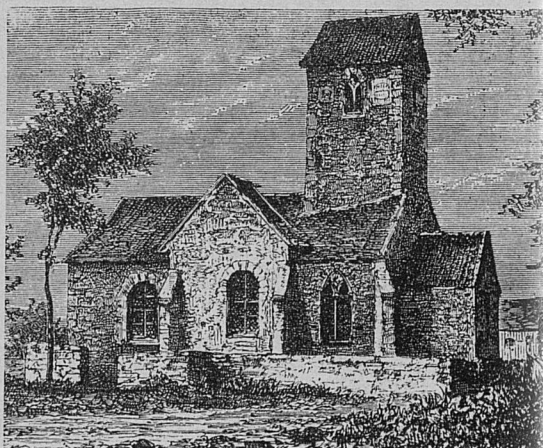


Fig. 14. — L'église en 1823 ; fenêtres à plein cintre.

misérables, aux proscrits, aux persécutés, ils réservaient une complicité suprême de vaincus divins.

Revenus pour toujours aux étables et aux

(1) Certaine prophétie disait : « Une femme a perdu la France ; une vierge des Marches de Lorraine la sauvera ». Jeanne rappela cette prophétie à la femme d'Henri le Royer, de Vaucouleurs, lequel en témoigne (« *Prophetizatum fuit quod Francia per mulierem deperderetur et per unam virginem de marchis Lotharingie restauraretur* »). Ce témoignage est doublement intéressant. Jeanne déclare elle-même qu'elle vient de Lorraine. Veut-on savoir mieux qu'elle d'où elle vient ?

pâturages, Apollon, Mars, Mercure, ne dédaignaient pas de collaborer avec les bergers et les fermiers. Ils se connaissaient en chevaux. Ils possédaient des secrets pour bien traiter les bêtes. Volontiers, ils hantaient les écuries nocturnes. Ils peignaient ou tressaient les crinières, tout en devisant entre eux, à voix basse, des éblouissantes cavaleries d'autrefois et des chevauchées mythologiques à travers les victoires ou les défaites des hommes pour eux également triomphales.

Quant aux Parques, fatales et souveraines divinités, elles n'étaient pas moins diminuées et déguisées. Elles s'appelaient maintenant les fées (*fata*). Elles présidaient aux naissances, aux mariages, aux événements domestiques. Elles avaient épousé l'esprit du doux sol où elles habitaient. Bois, vallons, fontaines, leur tenaient au cœur. Certains arbres surtout (ces arbres haut perchés sur une colline ou bizarrement blottis au repli d'un vallon) servaient de signes à leurs rendez-vous. C'étaient proprement les Arbres-aux-Fées.

En vain certaines fêtes étaient devenues chrétiennes de noms, elles n'en restaient pas moins un hommage aux Dames.

A quelques pas de Domremy, parmi les groseillers et les framboisiers, il y avait une fontaine qu'on appela la Bonne-Fontaine-aux-Bonnes-Fées-Notre-Seigneur (1).

L'alliance de mots est édifiante. Ces nobles et inquiétantes amies, on les avait légèrement baptisées. Elles étaient « les bonnes Fées-Notre-Seigneur ». Une goutte de l'eau qui sourd entre les joncs et la menthe avait suffi pour ce baptême.

Un hêtre admirable ombrageait la fontaine : l'Arbre-aux-Fées, l'Arbre de la Loge-des-Dames, comme on l'appelait encore, ou simplement le le Beau-Mai. Les paysans disaient de lui qu'il était beau comme un lys, (*pulcra sicut lila*)

Il avait grandi sur une de ces terrasses qui, du Bois-Chesnu, descendent par degrés vers la Meuse. Au dimanche de *Lætare*, filles et garçons de Domremy avaient accoutumé de s'y rendre. On apportait quelques provisions : des *mercussons*, racines sucrées recueillies derrière la charrue ; un flacon de vin récolté sur le coteau de Greux, vin sobre et discret qui sent la framboise, la fraise et la grappe.

On apportait surtout les pains pétris tout exprès la veille, après le coucher du soleil. Ces pains tout petits et de forme allongée ressem-

blaient vaguement à un fuseau. Gardons-nous pourtant de croire trop fermement que cette forme était un souvenir du fuseau que, jadis, la première des Parques tenait dans ses pâles mains.

Jeanne était assidue à cet usage de « faire ses fontaines ». Quand les danses commençaient, elle se mettait à l'écart.

Au fond, elle n'a jamais eu aucun désir de savoir la vérité sur les Fées ni sur leur pouvoir. A Rouen, elle sera en droit d'affirmer, sous la foi du serment, qu'elle n'a posé aucune question à leur sujet.

Grâce à son sens exquis de toute perfection morale, elle ne s'arrêtait qu'à la fleur des choses c'est-à-dire à leur généreuse idée.

A quelques lieues de Domremy, non loin de Langres, près de Chalindrey, dans un pays d'ailleurs tout à fait inconnu à Jeanne d'Arc, une montagne qui domine la campagne a une histoire tragique qu'il convient peut-être de raconter ici.

Du haut de cette montagne que les gens du pays appellent le *Cognelot*, on découvre un vaste horizon : la vallée de la Marne, déployée avec des souplesses d'étoffe soyeuse ; la chaîne ciselée des Monts-Faucilles, les crêtes noires du Jura, les flots bleus et sacrés des Vosges. Le cœur y savoure toute pure la volupté de l'espace, et l'âme s'y donne à loisir l'illusion délicate des ailes. L'endroit est si divin qu'il faut bien que quelque dieu y réside. La rumeur publique désigna un jour la place où parmi des herbes rudes, au pied d'un chêne sec, on pouvait converser avec le Génie du lieu. L'incantation était la chose du monde la plus facile. Il suffisait de s'asseoir sous l'arbre et d'attendre. On n'attendait même pas du tout si, la veille, on avait pris soin d'introduire, en la blanche écorce d'un bouleau voisin, quelques fragments d'ongles ou de cheveux. Ce tribut formait une efficace demande d'audience. Jamais regards humains n'avaient aperçu le Génie. Il ne révélait sa présence que par une sorte de sifflement léger, assez semblable à un *oui* prononcé à l'oreille. Alors on pouvait s'ouvrir à lui. Au vœu qu'on formulait, presque toujours il répondait par un nouveau sifflement. L'audience se terminait là.

Mais les clients du Chêne-Sec devinrent bientôt si prospères que leur fortune parut insolente. Ils réunissaient sous leur toit tous les trésors dignes d'envie. Les envieux jugèrent qu'ils les obtenaient au préjudice d'autrui. L'erreur la plus basse de l'humanité consiste à croire que la somme du bonheur est limitée, et que celui qu'on a, on le prend à quelqu'un ! Un procès suivit, dont les enquêtes, les témoignages, les

(1) On la désigne parfois, dans le procès, sous le nom de *fons ranarum*, (fontaine aux grenouilles). C'est la déformation grossière du nom véritable : *fons rhamnorum*, fontaine aux nerpruns. Les nerpruns, les framboisiers, les groseillers épineux, remplissent de leur menu peuple les pentes de nos collines et les parties fraîches de nos forêts.

péripiétés et le verdict retentirent dans toute la contrée. L'un des juges recourut à la méthode de reconstitution. Il fit prendre, sur l'un des accusés, des fragments d'ongles et de cheveux. Il les plaça lui-même en l'écorce du bouleau, et il alla s'asseoir sous le chêne. Il n'entendit rien. Une conclusion s'imposa à son esprit, nourri de logique scolastique. Le Génie était assurément venu au signal involontaire d'un des coupables; mais, ayant reconnu un bon serviteur de Dieu à la place d'un de ses sujets, il avait gagné le large. Le silence du Génie, quel aveu! La preuve étant faite ainsi, on abattit le bouleau et le chêne, on en forma un grand bûcher et l'on y plaça treize des inculpés.

Le Chêne-sec du Cognelot est situé à une vingtaine de lieues de l'Arbre-aux-Fées, « où Jeannette Darc prit son fait ». Le bûcher des treize pauvres gens s'alluma une soixantaine d'années après celui de l'héroïque fille.

Depuis cette époque, dans la région, les offrandes aux Arbres diminuèrent. On avait peur de les faire brûler.

Rouen était trop loin de Domremy pour que le tribunal anglais ne pût tenter l'épreuve magique, ou même emprunter quelques-unes de ses branches à l'arbre lorrain.

Jeanne, durant son enfance, resta une isolée.

Envers tous, elle est obligeante et charitable; mais on la sent si loin de tous! Le moindre contact l'offenserait. Elle cotoie la vie.

Seules, quelques jeunes filles ont attaché leur existence à la sienne, leur nom à son nom. C'est Hauviette, plus tard mariée à Gérard de Sionne, notable de Domremy, Hauviette, sa compagne affectionnée de tant de jours et de tant de nuits (*multotiens cum Johanna stetit et jacuit amorse in domo patris sui*), à qui, par pitié tendre, elle cachera avec tant de soin son dessein et son départ, Hauviette qui la pleurera trente-ans après sa mort, comme au lendemain de son supplice (1). C'est Mengette, la chère voisine qui, à chaque instant l'a aidée dans tous ses travaux. À celle-ci, Jeanne ne pourra cacher son départ. Elle lui dira: « Adieu Mengette! » Ces deux mots rempliront la vie de Mengette, ils seront désormais toute son âme. C'est enfin Isabellette, son aînée de quatre ans. Isabellette parlait à Jeanne en sœur expérimentée, en conseillère. Elle la pressait de se mêler aux jeux, à la vie, au monde. Elle prêcha même d'exemples. Elle se maria le plus tôt qu'elle put (2). Elle

(1) Hauviette, Mengette, Isabellette, assisteront au procès de réhabilitation.

(2) Isabellette épousa Gérardin d'Epinal, le seul habitant de Domremy qui fût partisan des Bourguignons, et par conséquent des Anglais. C'est à lui que Jeanne d'Arc avait dit, peu

eut un fils, et elle lui donna Jeanne pour marraine.

À ces amies si sûres et si sages, Jeanne, dans son cœur, semble avoir ajouté un ami, Michel Lebuin, qui était bon. On croit que, dès le premier jour, elle lui révéla ses projets (3). Peut-être voulait-elle ainsi l'empêcher de se perdre en quelque rêve irréalisable.

Quelques autres de ses contemporains se distinguent encore à nos yeux par une sorte de pur reflet qui vient d'elle: Jean, avec qui elle alla à la charrue et aux champs, — ce fut lui qui l'aperçut le dernier sur la route de Greux; Colin, qui, à chaque occasion, lui faisait un reproche cordial et gai sur sa sauvagerie: Gérard, qui la proclamait la plus noble des femmes; Simonin, voisin de droite (Mengette était voisine de gauche), tout enfant celui-là, tout souffreteux, et qui voyait en elle un ange.

D'habitude, Jeanne conversait avec les hommes d'âge et de réflexion. C'est ainsi qu'elle allait volontiers vers le vieux curé Guillaume Fronte; vers ses quatre parrains, qui se nommaient tous Jean; vers ses quatre marraines dont deux se

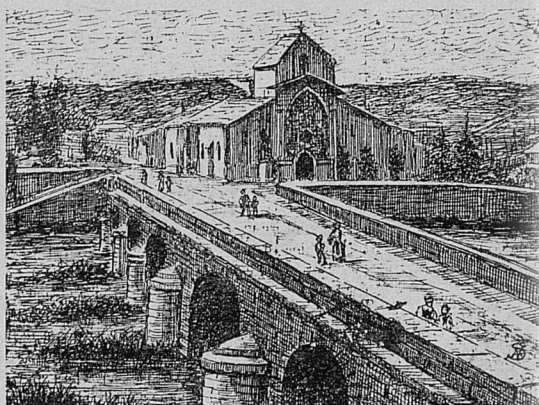


Fig. 15. — L'église actuelle; la porte à la place de l'ancienne abside.

nommaient Jeanne; vers Durant Laxart, que l'on appelle son oncle, le premier qui eut foi en elle.

Enfin, tous ceux qui souffraient, elle considérait qu'ils avaient des droits sur sa vie. Aux blessés, aux malades, aux mendiants, aux per-

de temps avant son départ: « Compère, si vous n'étiez pas Bourguignon, je vous dirais bien quelque chose » (*Compater nisi esses Burgundus, ego dicerem tibi aliquid*). En 1456, Gérardin (âgé de soixante ans environ) rapporte ce propos, et il ajoute: « J'ai cru qu'il s'agissait de quelque idée de mariage! ». Ce Gérardin, que nous retrouverons meilleur dans la suite, n'était alors ni bon psychologue, ni bon patriote!

(3) Elle dit à Michel Lebuin, la veille de la Saint-Jean-Baptiste (décembre 1426): « Il y a, entre Coussey et Vaucouleurs, une jeune fille qui, avant un an, fera sacrer le roi de France à Reims » (*puella inter Comxeyum et Valliscolorem qua, antequam esset annus; ipsa faceret consecrare regem Francia*).

sécutés, elle prodiguait son cœur, comme une chose due.

Dans la contrée, ainsi que dans tout le pays, il y avait deux camps. Tel village soutenait la France ; tel autre, l'Angleterre. Les enfants ramassaient ces haines séculaires, et s'en faisaient des querelles toujours neuves.

On sait que ceux de Domremy étaient Français, et que ceux de Maxey-sur-Meuse se disaient Bourguignons.

Or, les enfants de ces deux villages se trouvaient réunis à l'école de Maxey-sur-Meuse. Jeanne assista aux grands combats de ces petits. Elle aurait voulu s'y mêler. Elle ne pouvait alors que faire des vœux et panser des plaies.

Et ce furent peut-être ces flatteries d'enfants qui éveillèrent en elle la guerrière. A Maxey-sur-Meuse, pour la première fois, elle a vu le sang jaillir. Dans la suite, elle connaîtra d'autres mêlées. Mais certes, son cœur n'a pas tressailli à la bataille de Patay, par exemple, où, sous le commandement des généraux et des princes, s'entrechoquaient des milliers d'hommes d'armes, plus que près du pont de bois de Maxey, au moment où le petit Michel reçut une si grosse pierre en plein visage.

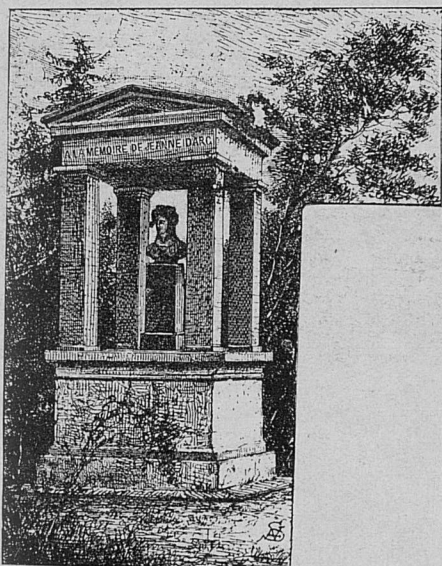


Fig. 16. — Monument de 1820, autrefois devant la maison de Jeanne.

A Domremy, Jeanne aimait tendrement le son des cloches,

Dans l'air lorrain, les cloches ont une suavité, un rythme, une caresse, une force étranges. Leurs larges ondées soulèvent l'âme et la transportent très loin, très haut. Jeanne s'enivrait de cette musique.

Quand le sonneur avait trop vite expédié sa tâche, elle éprouvait un douloureux désappointement. Elle allait trouver le brave homme.

Elle lui apportait quelque présent, pour qu'il prolongeât en récompense l'*angelus* du lendemain (1).

Elle aimait aussi le mystère de l'église, l'ombre qui envahit la nef, l'odeur de recueillement qu'on y respire.

Les cloches, l'église, la forêt, voilà où d'abord elle a mis son cœur.

(A suivre)

Em. HINZELIN.

CHRONIQUE DES ARTS

Légion d'honneur. — M. Emile Friant, le peintre si apprécié, vient d'être élevé au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Nous ne pouvons qu'être heureux de cette distinction qui fait honneur à l'artiste en même temps qu'à la cité nancéienne.

M. Gasquet, recteur de l'Université de Nancy vient d'être également promu officier de la Légion d'honneur. M. Gasquet s'est acquis en notre ville l'estime générale. Grâce à ses grandes qualités et à son généreux dévouement il a contribué pour une très large part à la prospérité de notre Université dont le renom est universel.

M. Pfister, le très distingué professeur d'histoire, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous adressons nos plus sincères félicitations à cet érudit qui a retracé avec tant de fidélité les péripéties de notre histoire locale.

Prix de Rome. — Le premier grand prix de Rome pour la peinture a été décerné, cette année, à M. Gaston Jacquot-Defrance qui fit ses premières études artistiques à l'école régionale des Beaux-Arts de Nancy. M. Jacquot-Defrance est d'origine lorraine, il est le petit-fils de Madame Defrance qui fut propriétaire d'importantes carrières à Phalsbourg. Dans un de nos prochains numéros nous parlerons de l'œuvre déjà considérable de ce jeune artiste.

Architecture. — M. Frédéric Wielhorski, un de nos jeunes concitoyens, s'est vu décerner par la Société Centrale des Architectes sa grande médaille d'argent (fondation Bouvens Van der Boyen). C'est là un précieux encouragement pour M. F. Wielhorski, qui a déjà fait preuve d'un remarquable talent.

LIVRES ET REVUES

* * Nous avons reçu le volume de M. A. Champion, capitaine-commandant au 5^m chasseurs, intitulé *Jeanne d'Arc écuyère*, et édité par la maison Berger-Levrault.

Nous donnerons prochainement une analyse de ce livre si plein d'aperçus nouveaux sur la bonne Lorraine.

* * Un journal intitulé *La Revue du Bien dans la vie et dans l'art* nous a envoyé ses trois premiers numéros. Nous extrayons de son programme très personnel les passages suivants : « *la Revue du Bien* s'appliquera à faire connaître les actes de dévouement ou d'héroïsme individuel qui honorent l'humanité d'hier ou d'aujourd'hui. »

« De même que les anciens, dans leurs harmonieuses conceptions, ne séparaient pas la Morale de l'Esthétique et faisaient du bien et du beau étroitement associés l'idéal même du citoyen, la *Revue du Bien* sera la revue du Beau »...

Sa formule sera :

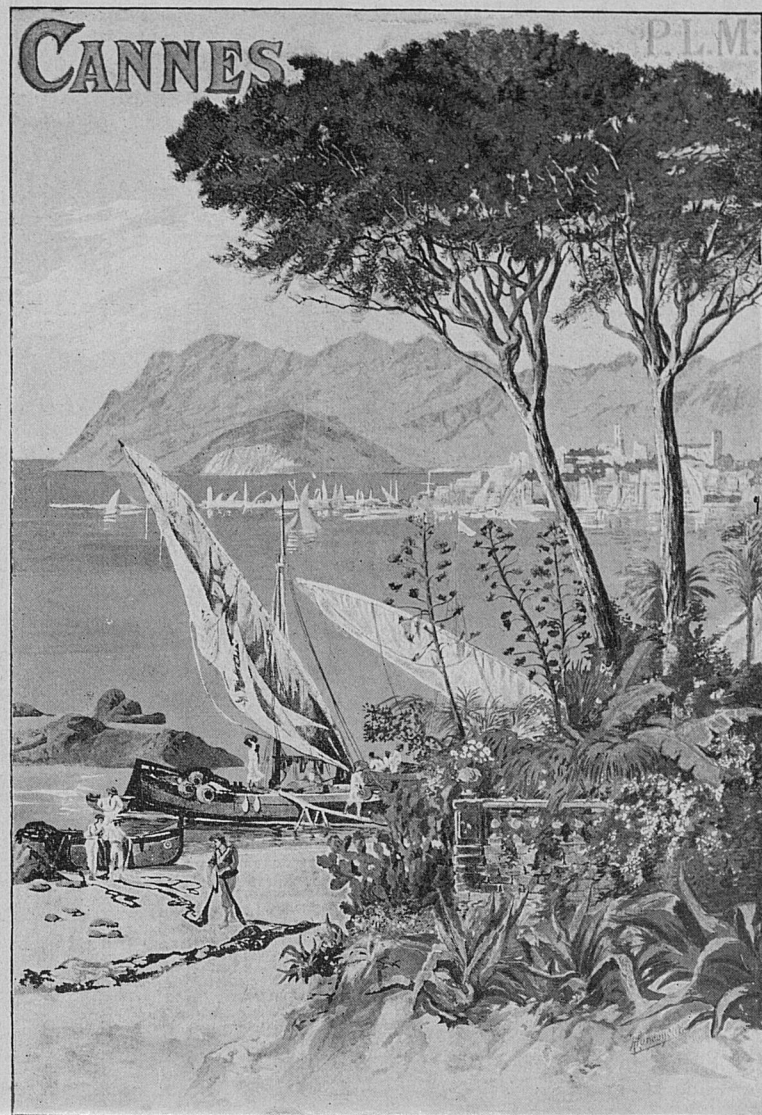
« Le bien par l'action et par la beauté. »

Voilà, certes, un programme à l'idéal très élevé et on doit savoir gré à M. Marc Legrand de l'avoir conçu de cette façon. Il a su plaire à un grand nombre de notabilités artistiques et littéraires et le nombre de celles qui composent le comité de patronage de ce journal est considérable.

Signalons parmi les nombreux articles déjà publiés et très richement illustrés : *L'Exposition de l'Enfance*, par L. Amandry, *la Mort et le Paysan*, par Sienkiewicz, *Sous la clarte blonde*, par Jean Loidan, *le Champ de la Veuve*, par J.-M. Simon, *Fleur marine*, par Ferdinand de Gramont, *la Pluie* par Frédéric Mistral, un très intéressant plaidoyer en faveur de la protection des paysages, par Maurice Griveau, etc., etc.

Direction et administration, 34, rue Gay Lussac, à Paris.

(1). Ce sonneur, Perrin le Drapier, dépose au procès de réhabilitation : « Elle m'a donné souvent de la laine, des laines (*lunas*, sorte de gâteau)..., à la condition que je sonnerais avec plus d'exactitude et plus longuement ».



Le Gérant: F. PAULIN.

SOCIÉTÉ ANONYME
 D'ÉDITIONS
 ABARBERIER
 & FEAUILLIN
 15, RUE
 DE LA HARPE
 PARIS